

I. Cyrus mort, Cambyse lui succéda ; il était fils de Cyrus et de Cassandane, fille de Pharnaspe, laquelle était morte auparavant. Cyrus en avait mené grand deuil et avait ordonné à tous les peuples sur lesquels il régnait de prendre le deuil aussi. Cambyse donc, né de cette femme et du feu roi, considéra les Ioniens et les Eoliens comme des sujets héréditaires, et, lorsqu'il fit l'expédition d'Egypte, il leva son armée dans tout son empire, en y comprenant les cités des Grecs qui lui étaient soumis.

II. Les Egyptiens, avant que Psammitique régnât sur eux, se croyaient les plus anciens de tous les hommes. Depuis que Psammitique voulut savoir quels hommes avaient vécu les premiers, ils pensent que les Phrygiens les ont précédés, puis qu'eux-mêmes sont venus avant tous les autres. Psammitique fit donc cette enquête, et d'abord il ne put rien découvrir; enfin il imagina ce qui suit. Il prit chez les premiers venus deux enfants nouveau-nés et les donna à un pâtre pour qu'il les élevât parmi ses troupeaux en se conformant à ces prescriptions: qu'on ne dît jamais devant eux le moindre mot; qu'on les couchât à part en une cabane solitaire; qu'on leur conduisit, au moment opportun, des chèvres; ensuite, quand ils seraient rassasiés de lait, qu'on ne s'occupât plus d'eux. Le roi prit ces mesures et donna ces ordres, afin de saisir les petits cris confus de ces enfants et d'entendre quel mot d'abord ils articuleraient. Tout cela fut exécuté; deux ans s'étaient écoulés depuis que le pâtre s'acquittait de sa tâche, quand, à l'instant où il ouvrait la porte et entrait dans la cabane, les deux enfants s'attachèrent à lui en étendant les mains et en prononçant: Becos. La première fois que le pâtre ouït ce mot, il ne dit rien; mais il revint souvent; il prêta la plus grande attention, et ce Becos fut à chaque fois répété. Alors il en fit part à son maître, et sur son ordre, il lui conduisit les enfants. Psammitique, après les avoir lui-même entendus, demanda quels hommes se servaient de ce mot Becos et ce qu'il signifiait. Il apprit en s'informant, que les Phrygiens nomment ainsi le pain. Les Egyptiens conclurent de cette expérience et tombèrent d'accord que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux.

III. J'ai recueilli ce récit chez les prêtres de Vulcain à Memphis. Les Grecs rapportent beaucoup d'autres circonstances peu sensées : par exemple, que Psammitique fit élever ces enfants par des femmes à qui l'on avait coupé la langue: voilà ce que j'ai ouï dire de la manière dont ces enfants furent élevés. J'ai entendu d'autres choses encore en m'entretenant à Mémphis avec les prêtres de Vulcain, et ensuite à Thèbes, et aussi à Héliopolis où je me suis transporté exprès, voulant savoir si les traditions, dans cette ville, sont d'accord avec celles de Memphis. Car les habitants d'Héliopolis passent pour les plus doctes de tous les Egyptiens. Ce qu'ils m'ont appris concernant les choses divines, je ne suis point porté à le publier, hormis seulement les noms de leurs dieux, et je suppose que tous les hommes les connaissent. Je n'en mentionnerai donc rien, sinon ce que ma narration me contraindra de rappeler.

IV. Quant aux affaires humaines, ils sont unanimes sur les points suivants : de tous les hommes, les Egyptiens, les premiers, ont réglé l'année, répartissant son cours en douze parties; ils ont, disent-ils, fait cette découverte en observant les astres; plus sages, selon moi, que les Grecs qui, pour conserver l'ordre des saisons, ajoutent tous les trois ans un mois intercalaire, tandis que les Egyptiens, ayant douze mois de trente jours, ajoutent tous les ans cinq jours complémentaires, et que pour eux les saisons suivent un cercle immuable. Les Égyptiens, disent-ils encore, ont les premiers donné habituellement aux douze dieux les noms que leur ont empruntés les Grecs; ils ont les premiers attribué aux dieux des autels, des statues, des temples, et gravé sur la pierre des figures diverses; à l'appui de ces assertions les prêtres produisent des preuves matérielles. Ménès, à leur

compte, fut le premier des hommes qui régna sur l'Égypte, laquelle, ajoutent-ils, excepté le nome de Thèbes, était tout entière un marais, rien de cette contrée qui existe aujourd'hui au-dessous du lac de Moëris ne se montrant alors hors de la surface de l'eau. On arrive à ce lac en remontant le fleuve, à partir de la mer en sept jours de navigation.

V. Ce qu'ils disent de cette partie du territoire me paraît véritable; il est évident, en effet, pour l'homme intelligent qui la voit sans en avoir jamais entendu parler, que l'Égypte, où les Grecs se rendent sur des vaisseaux, est une terre acquise par les Égyptiens et un don du fleuve. Il en est de même, au-dessus du lac Moëris, jusqu'à trois jours de navigation, quoique les prêtres n'en fassent pas la remarque; car la nature du sol ne varie pas dans tout cet espace. Lorsque tu vogues vers l'Égypte pour la première fois, et que tu es encore à une journée de distance du rivage, jette la sonde et tu ramèneras du limon, bien qu'il y ait onze brasses d'eau; ce qui montre que le fleuve charrie la terre jusqu'à cette distance.

VI. La côte de l'Égypte a soixante schènes de longueur, selon notre manière de la délimiter, du golfe Plinthénite au lac Serbonis, près duquel s'élève le mont Casius. C'est donc à partir du lac qu'il faut compter les soixante schènes. Tous les hommes qui ont un petit territoire le mesurent à la brasse; au stade, s'ils en ont un peu plus; à la parasange, si leur terrain est vaste; au schène, s'il est immense. La parasange est de trente stades, et le schène, mesure égyptienne, de soixante stades. Ainsi la côte de l'Égypte a trois mille six cents stades.

VII. De la mer à Héliopolis dans l'intérieur des terres, l'Égypte a de la largeur; elle est tout entière plate, aquatique, formée de limon. La distance, en remontant de la côte à cette ville, est longue à peu près comme le chemin qui conduit d'Athènes à Pise, à partir de l'autel des douze dieux jusqu'au temple de Jupiter Olympien. Celui qui mesurerait ces deux routes, qui ne sont pas tout à fait égales, trouverait qu'elles ne diffèrent pas de plus de quinze stades: car d'Athènes à Pise, il s'en faut de quinze stades pour qu'il y en ait quinze cents, et ce dernier nombre est complet d'Héliopolis à la mer.

VIII. En remontant au-dessus d'Héliopolis, l'Égypte n'a plus de largeur. Car d'une part, la chaîne des montagnes Arabiques la côtoie, courant du nord au midi, puis au sud-ouest et s'étendant toujours vers la mer Rouge. En cette chaîne sont les carrières d'où ont été extraites les pyramides de Memphis; là elle s'affaisse et s'infléchit dans la direction que j'ai indiquée. J'ai ouï dire que dans sa plus grande étendue, il faut deux mois de marche pour la parcourir de l'est à l'ouest, et que sur ses limites orientales elle produit de l'encens; telle est cette chaîne. Du côté de la Libye se trouve une autre chaîne, ou plutôt un banc de rochers couvert de sables; sur celle-ci les pyramides sont assises; elle suit les mêmes contours que l'autre, tant qu'elle court au midi. Ainsi, au delà d'Héliopolis, l'espace est à peine assez large pour qu'on l'appelle encore Égypte; cette Égypte étroite se prolonge pendant quatre jours de navigation, en amont du fleuve. Entre les montagnes que je viens de décrire la vallée est plane, et, où elle est le plus resserrée, elle me paraît avoir au plus deux cents stades, de la chaîne Libyque à la chaîne Arabique. Au delà l'Égypte redevient large.

IX. Telle est la configuration de cette contrée; d'Héliopolis à Thèbes, il y a neuf jours de navigation, en remontant le fleuve, et la distance est de quatre mille huit cent soixante stades, ou quatre-vingt un schènes. Ne perdons pas de vue que la côte, comme je l'ai montré plus haut, a trois mille six cents stades de long. Or, il y a de la mer à Thèbes dans l'intérieur des terres six mille cent vingt stades, et de cette ville à Eléphantine dix-huit cents.

X. La plus grande partie de la contrée est donc, comme le rapportent les prêtres et à ce qu'il me semble, une acquisition des Égyptiens. En effet, au-dessus de Memphis, l'intervalle entre les deux chaînes de montagnes dont j'ai parlé est visiblement à mes yeux un ancien golfe de la mer, comme les terres qui entourent Ilion, Teuthranie et Ephèse, ou comme la plaine du Méandre, autant que l'on peut comparer les petites choses aux grandes : car nul des fleuves qui ont déposé ces alluvions n'est digne par son ampleur

d'entrer en comparaison avec une seule des bouches du Nil, qui en a cinq. Il y a encore des fleuves beaucoup moins considérables que le Nil, dont le travail est apparent. J'en pourrais nommer plusieurs; je ne citerai que l'Achéloüs, qui, après avoir coulé au travers de l'Acarnanie, et se jetant dans la mer des Echinades, a déjà réuni au continent la moitié de ces îles.

XI. Non loin de l'Egypte, en Arabie, sur la mer Rouge, un golfe s'enfonce dans les terres; il a les dimensions que je vais dire. A partir du sommet de l'angle jusqu'à la haute mer, il faudrait employer, en se servant de rames, quarante jours de navigation, et, pour traverser le golfe dans sa plus grande largeur, une demi-journée; le flux et le reflux chaque jour s'y font sentir. Or, je pense que, dans l'origine, l'Egypte a pu être un golfe de ce genre, portant jusqu' en Ethiopie les eaux de la mer du nord, tandis que celui de l'Arabie, dont je viens de parler, portait jusqu'en Syrie les eaux de la mer du midi; tous les deux voisins, creusant chacun de son côté dans les terres, à peine séparés l'un de l'autre. Supposons maintenant que le cours du Nil ait été détourné dans le golfe Arabique; pourquoi ne l'aurait-il pas comblé en vingt mille ans ? Pour moi, je crois que peut-être dix mille ans eussent suffi à le remplir. Comment donc, pendant le temps qui s'est écoulé avant ma naissance, un golfe même plus vaste que celui qui existe encore, n'est-il pas été comblé par l'action d'un tel fleuve ?

XII. Ainsi j'admets ce que l'on rapporte sur l'Egypte, j'ai foi en ceux qui le rapportent et je m'en forme moi-même cette opinion, en voyant d'abord l'Egypte s'étendre plus loin dans la mer que les pays contigus, ensuite les coquillages qui se trouvent dans les montagnes, enfin la saumure partout efflorescente, assez âcre pour endommager les pyramides, la montagne au-dessus de Memphis, la seule qui soit formée de sable, et généralement le sol de l'Egypte qui ne ressemble ni à celui de l'Arabie qu'elle touche, ni à celui de la Libye, ni à celui de la Syrie (car les Syriens habitent en Arabie les bords de la mer) mais qui est noir et friable, comme du limon, comme une alluvion entraînée de l'Ethiopie par le fleuve, tandis qu'à notre connaissance le sol de la Libye est plus rouge, plus sablonneux, et celui de l'Arabie ou de la Syrie plus argileux, plus caillouteux.

XIII. Les prêtres m'ont rapporté, en outre, un témoignage précieux sur cette contrée: ils m'ont dit que, sous le règne de Mœris, quand le fleuve montait d'au moins huit coudées, il arrosait l'Egypte au-dessous de Memphis, et, lorsqu'ils m'ont appris cette circonstance, il n'y avait pas neuf cents ans que Mœris était mort. Or, maintenant, si le fleuve ne monte pas d'au moins quinze ou seize coudées, il ne déborde pas sur les champs. Si, à ce compte, le sol continue de s'élever et de s'accroître dans la même proportion, il me semble que les Egyptiens des bords du lac de Mœris, ceux de la vallée au-dessous et ceux du Delta, faute d'être inondés par le Nil, souffriront, à la longue, le mal dont ils menacent les Grecs. Car, comme ils ont ouï dire qu'il pleut en toute la Grèce, que ce pays n'est point, de même que le leur, arrosé par des fleuves, ils annoncent que, tôt ou tard, les Grecs seront trompés dans leurs espérances et souffriront cruellement de la faim. Cette parole signifie que, si le dieu refuse de leur envoyer de la pluie et fait durer longtemps la sécheresse, ils seront détruits par la famine, puisqu'ils n'ont point d'autre ressource que l'eau dont dispose Jupiter.

XIV. Les Egyptiens ne se trompent pas quand ils font cette prédiction aux Grecs; mais qu'il me soit permis de dire en quelle situation ils sont eux-mêmes. Si, comme je viens de le supposer, le sol au-dessous de Memphis (c'est celui qui a été exhausé) s'élève dans la même proportion que par le passé, qu'arrivera-t-il à ceux qui l'habitent, sinon de mourir de faim, à moins qu'il ne pleuve sur leurs champs, puisque le fleuve ne pourra plus les inonder ? Car ils recueillent, dans l'état actuel, les fruits de la terre avec moins de labeur que nulle autre nation ou que le reste de l'Egypte. En effet, ils n'ont point la peine de briser les sillons avec la charrue, de piocher, de rien faire de ce que font les autres hommes relativement à la culture du blé. Mais lorsque le fleuve, de lui-même, a tout arrosé et qu'ensuite il s'est retiré, chacun sème son champ, puis il y fait passer ses grands

troupeaux. Puis, quand la semence a été enfoncée en terre par les pieds des bœufs, on attend la moisson; alors les mêmes bœufs foulent aux pieds les épis et l'on recueille le grain.

XV. Selon les Ioniens, le Delta seul est l'Égypte, depuis la tour de Persée, en suivant les côtes, jusqu'au séchoir de Péluse (en tout quarante schènes), et, en gagnant l'intérieur des terres. depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville de Cercasore, près de laquelle le Nil se sépare en deux bras pour couler vers Péluse et vers Canope. Les autres parties de l'Égypte, ajoutent-ils, appartiennent soit à la Libye, soit à l'Arabie. Or, si nous voulions nous appuyer de cette opinion, nous ferions voir que les Égyptiens n'ont eu d'abord aucun territoire à eux propre : .car pour eux le Delta, comme ils le disent eux-mêmes et comme il est évident à mes yeux, est une alluvion, et une alluvion de formation récente. Mais si nulle part la contrée ne leur appartenait anciennement, d'où vient leur prétention d'être les plus anciens des hommes ? Ils n'avaient que faire de l'épreuve des deux enfants, ni d'épier quelle langue d'abord ces enfants parleraient. Mais je ne croî pas que l'origine des Égyptiens soit contemporaine de la formation du Delta; selon moi, ils sont aussi anciens que la race des hommes, et, leur contrée s'avançant, beaucoup sont restés où ils étaient primitivement établis, beaucoup d'autres sont descendus sur le sol nouveau. En effet, anciennement on donnait à Thèbes le nom d'Égypte, et le périmètre de ces noms est de six mille cent vingt stades seulement.

XVI. Si nos notions sur l'Égypte sont exactes, les Ioniens en ont une opinion fautive. Si l'opinion des Ioniens est exacte, je prouve que les Grecs et les Ioniens comptent mal. lorsqu'ils disent que la terre a trois parties : l'Europe, l'Asie et la Libye. En effet, il y en aurait, selon eux, une quatrième : le Delta d'Égypte, puisqu'il n'appartient ni à l'Asie, ni à la Libye. Car, à leur compte, ce n'est pas le Nil qui sépare ces deux continents, mais il se divise au sommet de l'angle du Delta, et c'est cet espace compris entre ses deux bras extrêmes qui sépare l'Asie de la Libye.

XVII. Laissons là cette idée des Ioniens, et sur ces choses parlons d'après nous-mêmes. A mes yeux, toute l'Égypte est la contrée habitée par les Égyptiens, comme la Cilicie est celle des Ciliciens et l'Assyrie celle des Assyriens. A proprement parler, nous ne connaissons pas entre l'Asie et la Libye d'autres limite que les frontières de l'Égypte. Mais si nous adoptons la délimitation des Grecs, nous admettrions que l'Égypte entière, commençant aux Cataractes et à la ville d'Eléphantine, est partagée en deux parties et que chacune a un nom différent; enfin que l'une des rives du fleuve est libyque et l'autre asiatique. En effet, le Nil, à partir des Cataractes, court à la mer et coule au milieu de l'Égypte. Jusqu'à Cercasore ses eaux sont réunies; au-dessous de cette ville il a trois branches: l'une tourne à l'est et s'appelle la bouche Pélusienne; une autre se dirige à l'ouest, on l'appelle la bouche Canopienne; la troisième, qui descend en ligne droite, part de l'angle du Delta qu'elle coupe par le milieu, puis elle se jette dans la mer, où elle verse une quantité d'eau qui n'est ni la moindre ni la moins renommée. On la nomme la bouche Sébennytique. Deux autres bouches en dérivent et portent leurs eaux à la mer; voici leurs noms : l'une est la Saïtique, l'autre la Mendésienne. La bouche Bolbitine et la Bucolique ne sont pas naturelles : ce sont des canaux creusés par l'homme.

XVIII. Un oracle d'Ammon, au sujet de l'Égypte, dont j'ai ouï parler ultérieurement, m'a confirmé dans l'opinion que l'étendue de l'Égypte est bien telle que je viens de la décrire. En effet, les habitants des villes de Marée et d'Apis, sises en Égypte, sur la frontière de la Libye, se croyant Libyens, et non Égyptiens, mécontents des cérémonies religieuses et voulant qu'il ne leur fût pas interdit de sacrifier des vaches, envoyèrent à Ammon pour déclarer qu'ils n'avaient rien de commun avec les Égyptiens, qu'ils demeuraient hors du Delta; que, relativement au culte, ils n'étaient pas d'accord, qu'enfin ils désiraient obtenir la permission de manger de toutes choses. Or, le dieu la leur refusa, disant que l'Égypte est tout ce que le Nil arrose par ses débordements, que les Égyptiens sont ceux qui, habitant au-dessous de la ville d'Eléphantine, boivent de l'eau de ce fleuve. Ainsi leur, répondit

l'oracle.

XIX. Or, le Nil, dans sa plénitude, ne couvre pas seulement le Delta, il inonde aussi la partie du pays réputée libyque, quelquefois même l'arabique, jusqu'à deux journées de marche, plus ou moins. Sur la nature de ce fleuve je n'ai rien pu apprendre, ni des prêtres ni d'autres personnes. Je désirais bien cependant savoir d'eux : d'abord pourquoi le Nil, commençant à se remplir au solstice d'été, grandit pendant cent jours; puis pourquoi, ce nombre de jours accompli, il se retire et délaisse les lieux où il a coulé, pour rester faible pendant tout l'hiver jusqu'au retour du solstice d'été. Mais il m'a été impossible, sur ce sujet, de rien recueillir des Egyptiens à qui j'ai demandé quelle force peut avoir le Nil pour produire des effets si différents de ceux des autres fleuves. Curieux d'apprendre ces choses, je m'en suis enquis et j'ai demandé en même temps pourquoi le Nil est de tous les fleuves le seul qui n'exhale point de brise.

XX. Quelques Grecs, ambitieux de se signaler par leur sagesse, ont expliqué ce mouvement des eaux de trois manières dont deux ne mériteraient pas que j'en fisse mention, si je voulais faire plus que les indiquer. Selon l'une de ces solutions, les vents étésiens seraient cause du gonflement du fleuve en empêchant les eaux de s'écouler dans la mer. Or, souvent les étésiens ne soufflent pas et le Nil ne déborde pas moins; outre cela, si les étésiens avaient cette puissance, les autres fleuves contre lesquels ils soufflent devraient, en éprouver les mêmes effets que le Nil, et avec d'autant plus de raison qu'ils sont moindres et qu'ils ont des courants plus faibles. Cependant, il y a beaucoup de fleuves en Syrie et beaucoup en Libye qui en aucune façon ne se comportent comme le Nil.

XXI. La seconde solution témoigne de plus d'ignorance que la précédente, et l'on peut dire qu'elle est plus merveilleuse. Elle attribue à l'Océan l'origine et les débordements du fleuve; il dérive de l'Océan, selon elle, et l'Océan tourne autour de la terre.

XXII. La troisième est beaucoup plus vraisemblable et moins vraie; car celle-ci ne dit rien, lorsqu'elle déclare que le Nil provient de la fonte des neiges; un fleuve qui de la Libye coule au milieu de l'Ethiopie pour tomber en Egypte! Comment donc sortirait-il des neiges, puisque des pays les plus ardents il passe en une contrée moins chaude? Pour un homme capable de réfléchir sur ces matières, beaucoup de raisons montrent qu'il ne peut être issu des neiges. La première et la plus forte est que, de ces climats, les vents arrivent brûlants; la seconde est qu'il y gèle et qu'il n'y pleut point. Or, partout où il neige il pleut nécessairement dans les cinq jours qui suivent; si donc il neigeait en ces régions, elles ne seraient pas sans pluie. La troisième est que, par l'effet de la chaleur, les hommes y sont noirs; que les milans et les hirondelles ne les quittent pas de l'année, que les grues y viennent passer l'hiver, fuyant les froids de la Scythie. Or, s'il neigeait, si peu que ce fût, sur le territoire que parcourt le Nil et sur celui où il commence son cours, nulle de ces choses n'arriverait, cela est trop évident.

XXIII. Celui qui a parlé de l'Océan faisant reposer son explication sur une donnée obscure ne mérite même pas qu'on le réfute; car je ne sache pas qu'il y ait un fleuve Océan, et je pense qu'Homère ou l'un des plus anciens poètes, en ayant inventé le nom, l'a inséré dans ses vers.

XXIV. S'il faut, après avoir critiqué les opinions que je viens de reproduire, que moi-même je donne la mienne sur ces questions non éclaircies, je dirai ce que je pense de la crue du Nil pendant l'été. Le soleil, chassé, à la mauvaise saison, de sa route primitive, par la violence de l'hiver, s'en va dans la Libye supérieure. Or, si l'on me permet de faire ma démonstration en peu de mots, tout est dit. En effet, la contrée dont ce dieu s'approche le plus, au-dessus de laquelle il marche, doit naturellement être altérée, et ses fleuves doivent se tarir.

XXV. S'il est nécessaire d'entrer dans plus de développements, les voici. Lorsqu'il traverse la Libye supérieure, le soleil, en parcourant ces régions où, en cette saison, l'air est serein, où le sol est échauffé et où il n'y a point de vents froids, y fait ce qu'il a coutume de faire

pendant l'été, lorsqu'il se maintient au milieu du ciel : il attire à lui toutes les eaux, et, les ayants attirés, il les transporte dans les contrées supérieures; alors les vents s'en emparent, les dispersent, les réduisent en vapeurs. Naturellement, de tous les vents ceux qui soufflent de ces contrées, le Notus et le libyen, sont ceux qui amènent le plus de pluie. Cependant le soleil, selon moi, ne laisse pas toujours échapper toute l'eau que contient annuellement le Nil, mais il en conserve autour de lui une part. Lorsque l'hiver s'adoucit, le soleil revient vers le milieu du ciel, attirant pareillement à lui de l'eau de tous les fleuves. Ceux-ci, à cette époque de l'hiver, coulent à pleins bords, parce que quantité d'eau de pluie s'est mêlée à leurs ondes, tandis que durant l'été, les pluies leur faisant faute et le soleil les diminuant, ils sont affaiblis. Mais le Nil, que le soleil a attiré et qui ne reçoit point de pluie, seul de tous les fleuves coule en hiver beaucoup moins qu'en été : car, dans cette dernière saison, il ne perd ni plus ni moins que les autres fleuves; tandis qu'en hiver son lit est le seul auquel une grande part de ses eaux soit enlevé. C'est ainsi que j'ai jugé que le soleil est la cause de ces effets.

XXVI. C'est à cette même cause qu'il faut, à mon sentiment, attribuer la sécheresse de l'air en ces contrées; car le soleil brûle tout sur sa route. Ainsi l'été règne toujours dans la Libye supérieure. Si la distribution des zones était renversée, si le lieu du ciel où sont maintenant Borée et l'hiver, était désormais le séjour de Notus et du midi, Notus ayant changé de place avec Borée, le soleil, chassé du milieu du ciel par Borée et l'hiver, s'en irait dans la haute Europe, comme il va maintenant en Libye, et, en traversant toute l'Europe, je suppose qu'il agirait sur l'Ister comme il agit sur le Nil.

XXVII. Quant à la cause qui empêche le Nil d'exhaler le moindre souffle, voici ce que j'en pense : il n'est pas naturel que la brise souffle des régions chaudes, car elle se plaît à souffler des lieux frais.

XXVIII. Que ces choses aillent donc comme elles vont et comme elles ont toujours été depuis le commencement. Relativement aux sources du Nil, nul des Egyptiens ni des Libyens avec qui j'en ai causé, ne m'a dit en rien savoir, si ce n'est en Egypte à Saïs, le trésorier du temple de Minerve. Mais il m'a paru plaisanter lorsqu'il s'est prétendu très-exactement informé. Je répète ce qu'il m'a rapporté : il y a, selon lui, deux montagnes dont les cimes sont à pic, sises entre la ville de Syène en Thébalde et celle d'Éléphantine; on les appelle Crophi et Mophi. Entre elles, les sources du Nil jaillissent d'un abîme sans fond. La moitié des eaux descend en Egypte, du côté du nord, l'autre moitié en Ethiopie, du côté du sud. Une expérience du roi Psammitique a prouvé que ces sources sortent d'un abîme sans fond : car, après avoir fait tresser un câble long de plusieurs milliers de brasses, il l'y a jeté et l'on n'a jamais pu atteindre le fond. Voilà ce que ce trésorier, s'il a dit vrai, m'a fait connaître. Je concluais de cette expérience qu'il existe, dans les sources, de forts tourbillons qui remontent et rejettent l'eau sur les flancs des montagnes, avec trop de violence pour qu'une sonde puisse descendre jusqu'au sol.

XXIX. De nul autre, je n'ai rien pu apprendre; pour savoir quelque chose de plus, j'ai prolongé mes recherches, je me suis rendu à Éléphantine et au delà, désirant observer moi-même, et j'ai recueilli sur les lieux toutes les traditions. Au-dessus d'Éléphantine le terrain est escarpé; on est obligé, si l'on veut remonter le fleuve, d'attacher des cordages des deux côtés de la barque, comme on attelle un bœuf; après quoi l'on se met en marche. Si la corde casse, la barque descend emportée par la force du courant. On navigue ainsi pendant quatre jours, et dans cette partie le Nil est sinueux comme le Méandre; on parcourt douze schènes en suivant ses détours, et l'on arrive à une plaine unie dans laquelle le fleuve coule autour d'une île dont le nom est Tachompso. Immédiatement au-dessus d'Éléphantine, la contrée est habitée par les Éthiopiens; toutefois une moitié de l'île est peuplée d'Égyptiens. Elle touche à un grand lac entouré d'Éthiopiens nomades; lorsqu'on l'a traversé, on rentre dans le lit du fleuve, qui s'est confondu avec le lac. Là, il faut débarquer et continuer sa route sur la rive pendant quarante jours, car le Nil est tout semé de rochers qui s'élèvent à pic et d'écueils à fleur

d'eau, si bien qu'il est impossible de naviguer. Après ce trajet qui prend quarante jours, on monte une autre barque, et, en douze jours de navigation, on atteint une grande ville dont le nom est Méroé, laquelle est, dit-on, la métropole du reste des Ethiopiens. En cette ville, ils adorent, seuls de tous les dieux, Jupiter et Bacchus; ils leur rendent de grands honneurs, et Jupiter y a un oracle. Ils prennent les armes lorsque le dieu le leur ordonne, et ils portent la guerre où il l'a commandé.

XXX. En t'éloignant de cette ville, sur un bateau, en autant de temps que tu en as mis pour y arriver depuis Eléphantine, tu parviendras chez les Automoles. Le nom de ce peuple, en sa langue, est Asmach, et ce mot veut dire en grec : ceux qui se tiennent à la gauche du roi. Voici l'origine des Automoles : deux cent quarante mille guerriers égyptiens se révoltèrent et passèrent chez les Éthiopiens, à cause du motif suivant. Sous le règne de Psammitique, il y avait des garnisons à Eléphantine contre les Ethiopiens, à Daphné-Pélusienne contre les Arabes et les Syriens, enfin à Marée contre les Libyens. Encore de mon temps, les Perses entretiennent les mêmes garnisons, comme le faisait Psammitique : ils gardent Eléphantine et Daphné. Or, personne ne vint relever les Égyptiens qui avaient achevé leur service de trois ans. Ils se concertèrent donc et, d'un commun accord, abandonnèrent Psammitique pour se rendre chez les Ethiopiens. Psammitique l'apprenant les poursuivit; lorsqu'il les eut atteint, il les supplia longuement de ne point abandonner leurs dieux, ni leurs enfants, ni leurs femmes. Alors l'un d'eux, dit-on, lui montrant ses parties naturelles, répondit que, partout où elles seraient, il y aurait pour eux des femmes et des enfants. Arrivés en Ethiopie, ils se donnèrent eux-mêmes au roi de cette contrée qui, en échange, leur fit ce don : certains Ethiopiens avaient formé un parti, le roi ordonna aux Egyptiens de les expulser, puis d'habiter leur territoire. Depuis leur émigration chez les Ethiopiens, ceux-ci devinrent plus civilisés, parce qu'ils apprirent les coutumes de l'Égypte.

XXXI. Le Nil est donc connu, outre le parcours de l'Égypte, jusqu'à quatre mois de navigation ou de route: car c'est le nombre que ron trouve en additionnant les mois employés à se transporter d'Eléphantine chez les Automoles. il vient du côté de l'occident; hormis ce point, nul n'en peut rien dire avec certitude, à cause de la chaleur qui fait de ces régions un désert.

XXXII. Cependant, j'ai appris les circonstances suivantes d'hommes de Cyrène, lesquels m'ont dit qu'étant allés consulter l'oracle d'Ammon et s'étant entretenus avec Étéarque, roi des Ammoniens, entre autres propos; ils en étaient venus à parler du Nil et à dire que nul ne connaissait ses sources. Étéarque alors leur avait raconté que des Nasamons, antérieurement, s'étaient arrêtés chez lui. C'est une nation libyenne qui habite la Syrte, où elle possède, du côté du levant, un territoire de peu d'étendue. Or, selon Étéarque, ces Nasamons étant ses hôtes, et lui leur ayant demandé s'ils n'avaient rien à lui apprendre sur les déserts de la Libye, ils lui auraient fait cette narration. Chez eux des jeunes gens pleins d'audace, fils de personnages puissants, imaginèrent, lorsqu'ils furent parvenus à la virilité, de se signaler par quelque action extraordinaire. Ils désignèrent par le sort cinq des leurs pour explorer les déserts de la Libye et tenter de faire des découvertes en pénétrant plus loin qu'on n'avait jamais pénétré. Car la région de la Libye que baigne la mer du nord depuis l'Égypte jusqu'au cap Soloïs, son extrême limite, est tout entière habitée par des Libyens et par un grand nombre de nations libyennes, hormis ce que les Phéniciens et les Grecs en occupent. Mais, en s'éloignant de la côte et de sa partie habitée, la Libye n'est plus qu'un repaire de bêtes farouches; au delà, c'est un désert sans eau, couvert de sables. Ces jeunes gens donc, envoyés par ceux de leur âge, bien pourvus de vivres et d'eau, voyagèrent d'abord dans la partie peuplée. Lorsqu'ils l'eurent traversée, ils entrèrent dans le séjour des bêtes fauves; de là ils passèrent dans le désert en se dirigeant vers le Zéphyre. Ils franchirent un vaste espace sablonneux, et, après bien des jours de marche, ils aperçurent dans la plaine des arbres venus naturellement; ils y coururent et se mirent à en cueillir des fruits; pendant qu'ils les cueillaient, de petits hommes, de taille au-dessous

de la moyenne, survinrent, les saisirent et les emmenèrent. Nul des Nasamons n'entendait leur langue et nul d'eux celle des Nasamons. On conduisit ces derniers au travers d'un vaste marais, et, finalement, ils arrivèrent à une ville où tout le monde était de la même taille que ceux qui les avaient pris; tous étaient noirs; auprès de la ville coulait un grand fleuve : il venait de l'occident, il courait à l'orient, et l'on y voyait des crocodiles.

XXXIII. Cette partie du récit d'Etéarque l'Ammonien me semble suffisante; j'y ajouterai seulement, comme d'après lui l'ont fait les Cyrénéens, que les Nasamons revinrent et que tous les hommes qu'ils avaient visités sont magiciens. Etéarque croyait que le fleuve qu'ils avaient vu est le Nil, et, en y réfléchissant, on est amené à le penser. En effet le Nil vient de la Libye, qu'il traverse par le milieu; je suis de cet avis en conjecturant du connu à l'inconnu : car son cours ressemble à celui de l'Ister. Ce dernier fleuve, qui commence chez les Celtes, à la ville de Pyrène, coule au milieu de l'Europe en la partageant. Or les Celtes demeurent au delà des Colonnes d'Hercule et sont limitrophes des Cynésiens, les derniers Européens du côté de l'occident, et l'Ister, ayant traversé toute l'Europe, se jette dans le Pont-Euxin, au lieu où des colons de Milet ont fondé Istria.

XXXIV. L'Ister passe donc en des pays habités; nombre d'hommes le connaissent, tandis que personne ne peut parler des sources du Nil, parce que la Libye, au travers de laquelle il coule est déserte et inhabitée. J'ai décrit son cours aussi loin que j'ai pu m'en informer. Son embouchure est en Egypte, et l'Egypte est située à peu près en face des montagnes de la Cilicie. De ces monts à Sinope, sur le Pont-Euxin, on compte cinq journées de trajet pour un bon marcheur. Or, Sinope s'élève vis-à-vis les bouches de l'Ister. C'est pourquoi je crois pouvoir comparer le cours du Nil, en Libye, à celui de l'Ister, en Europe. Mais en voilà assez sur le Nil.

XXXV. Je vais maintenant parler plus longuement de l'Egypte, parce que plus que toute autre contrée elle renferme des merveilles et des travaux dignes d'être décrits : c'est pourquoi je m'étendrai davantage sur ce pays. Les Egyptiens vivent sous un ciel à eux propre; leur contrée est arrosée par un fleuve dont la nature diffère de celle de tous les autres fleuves; enfin ils ont établi des coutumes et des lois opposées pour la plupart à celles du reste des humains. Chez eux, les femmes vont au marché et trahissent; les hommes restent au logis et tissent. Partout ailleurs on pousse en haut la trame, les Egyptiens la font passer en bas. Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules; les femmes urinent debout les hommes s'accroupissent pour uriner; ils vont à la selle dans leurs maisons et mangent dehors, dans les rues, alléguant qu'il faut faire en se cachant ce qui est nécessaire, mais honteux, et ouvertement ce dont on n'a point à rougir. Nulle femme n'a le sacerdoce d'une divinité de l'un ou de l'autre sexe; les hommes sont les prêtres de toutes les divinités. Les garçons ne sont jamais contraints de nourrir leurs parents, si telle n'est pas leur volonté; les filles y sont obligées, quand même elles ne le voudraient pas.

XXXVI. Ailleurs les prêtres des dieux portent une longue chevelure; en Egypte, ils se rasant; chez les autres hommes, la coutume est de se couper les cheveux au moment où l'on prend le deuil de ses proches parents; les Egyptiens, en l'honneur des morts, laissent pousser, sur la tête et sous le menton, les cheveux et la barbe qu'auparavant ils rasaient. Les autres hommes vivent séparés des bêtes, les Egyptiens vivent pêle-mêle avec elles. Ailleurs on se nourrit de froment et d'orge; c'est grande honte chez les Egyptiens de se mettre à ce régime; ils font usage du dourah. Ils pétrissent la pâte avec les pieds, l'argile avec les mains; ils enlèvent à pleines mains le fumier. Les autres hommes laissent leurs parties naturelles comme ils les ont, hormis ceux qui ont adopté l'usage des Egyptiens; ces derniers pratiquent la circoncision. Chaque homme porte deux vêtements, la femme n'en a qu'un seul. Les autres attachent en dedans les anneaux et les câbles des voiles, les Egyptiens les attachent en dehors. Les Grecs écrivent leurs lettres et comptent avec des cailloux, en commençant par la gauche et portant leur main à droite; les Egyptiens vont de droite à gauche, et en faisant ainsi ils prétendent que ce sont eux qui écrivent à droite et

que les Grecs écrivent à gauche. Ils ont deux sortes de caractères : les caractères sacrés et les vulgaires.

XXXVII. Comme ils sont les plus religieux de tous les humains, ils pratiquent les coutumes suivantes : ils boivent dans une coupe d'airain qu'ils nettoient tous les jours; et cela ne se fait pas seulement chez quelques-uns, mais chez tous. Ils portent des vêtements de lin et ils ont soin qu'ils soient toujours fraîchement blanchis. Ils sont circoncis par propreté et estiment qu'il vaut mieux être propre que beau. Tous les trois jours les prêtres se rasent le corps entier, afin que ni pou ni autre vermine ne les souille pendant qu'ils servent les dieux. Ils ne portent que des vêtements de lin et que des chaussures d'écorce de papyrus; il ne leur est point permis d'en prendre d'autres. Ils se lavent à l'eau fraîche, deux fois par jour et deux fois par nuit. Ils accomplissent d'autres rites, on peut dire innombrables; mais ils jouissent d'avantages non médiocres. Ils n'usent ni ne dépensent ce qui leur appartient; des aliments sacrés cuisent pour eux; il arrive chaque jour à chacun d'eux abondance de chair de bœufs et d'oies; on leur distribue du vin de raisin; toutefois ils ne peuvent manger de poisson. Dans toute l'Egypte on ne sème point de fèves, et, s'il en vient, on ne les mange ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent supporter l'aspect, car ils considèrent ce légume comme impur. Chaque dieu n'est pas servi par un seul prêtre, mais par plusieurs, et l'un d'eux est grand prêtre; lorsqu'il vient à mourir, son fils lui succède.

XXXVIII. Ils pensent que les mâles de la race bovine sont à Epaphus, et, à cause de cela, ils les éprouvent de la manière suivante. Si sur le bœuf on découvre un seul poil noir, il est présumé impur. L'un des prêtres, dont c'est la fonction, examine le cas, la bête étant maintenue debout, puis couchée à la renverse. Il lui fait aussi tirer la langue pour reconnaître si elle est pure, à des marques convenues dont je parlerai ailleurs; enfin, il regarde les poils de la queue et s'assure s'ils croissent naturellement. Lorsque sur tous les points la bête est pure, on la marque en enroulant autour de ses cornes de l'écorce de papyrus, puis le prêtre y applique de la terre à sceller, sur laquelle il appose son cachet; après quoi on l'emmène. Celui qui sacrifie une bête non marquée est puni de mort; c'est ainsi que la victime est éprouvée.

XXXIX. Voici comme se fait le sacrifice : lorsque l'on a amené la bête marquée devant l'autel où l'on veut sacrifier, on allume le feu, ensuite auprès d'elle on fait sur l'autel des libations de vin, et l'on invoque le dieu, puis on égorge la victime, et, quand elle est égorgée, on lui tranche la tête. On écorche le corps, et, après avoir chargé la tête d'une longue imprécation, on la porte au marché, s'il y en a un, et, s'il s'y trouve quelque marchand grec trafiquant dans le pays, on la lui vend; s'il n'y a pas là de marchand grec, on la jette dans le fleuve. L'imprécation qu'ils prononcent sur cette tête est ainsi conçue : "S'il doit advenir quelque malheur à ceux qui offrent ce sacrifice ou à l'Egypte entière, que le mal soit détourné et tombe sur cette tête." Tous les Egyptiens observent les mêmes coutumes concernant les têtes des victimes et les libations de vin; dans tous les sacrifices on suit le même rit, et, en conséquence de ces usages, jamais Egyptien ne goûte de la tête d'aucun animal.

XL. L'extraction des entrailles et la manière de brûler les victimes varient selon les sacrifices. Je vais dire quelle est, selon eux, la divinité la plus grande, et en l'honneur de laquelle ils célèbrent la plus grande fête. Lorsqu'ils ont écorché le bœuf, ils prient et ils retirent ses intestins creux, mais ils laissent dans le corps les viscères et la graisse. Ils coupent les jambes, l'extrémité de la queue, les épaules et le cou; cela fait, ils remplissent ce qui reste du corps de pains bien nets, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres parfums. Quand il est ainsi rempli, ils le brûlent sur l'autel, l'arrosant d'huile à grands flots. Or, ils sacrifient à jeun, et, tandis que la victime se consume, ils se portent de grands coups; enfin, après s'être bien frappés, ils font un festin de ce qu'ils ont séparé de la bête immolée.

XLI. Tous les Egyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis. Or, la statue

d'Isis est celle d'une femme avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Egyptiens également ont pour les vaches un respect beaucoup plus grand que pour tout le menu bétail. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Egypte ne voudraient baiser un Grec sur la bouche, ni faire usage de son couteau, de ses broches, de sa marmite; ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le couteau d'un Grec. Ils font aux bœufs morts des funérailles de la manière suivante : ils jettent dans le fleuve les femelles et ils inhumant les mâles dans leurs faubourgs, laissant passer hors de terre une corne ou deux comme monument. Quand la putréfaction est complète et que le temps prescrit est écoulé, un bateau arrive, en chaque ville, de l'île du Delta que l'on appelle Prosopitis; en cette île, qui a neuf schènes de périmètre, il y a un grand nombre de villes. Celle d'où viennent les barques qui enlèvent les ossements des bœufs, se nomme Atarbéchéis, et un temple consacré à Vénus y a été érigé. De nombreux bateaux en partent et se rendent en beaucoup d'autres localités pour y prendre les ossements qu'ils ramènent et que l'on enterre tous au même endroit. On procède pour les autres bestiaux morts comme pour les bœufs. Tel est l'usage établi en Egypte à ce sujet, car on n'y tue aucun de ces animaux.

XLII. Tous ceux qui ont érigé des temples à Jupiter Thébain, tous ceux qui sont du nome de Thèbes, s'abstiennent de brebis et sacrifient des chèvres. Car tous les Egyptiens n'honorent pas les mêmes dieux de la même manière, excepté Isis et Osiris (ce dernier est, dit-on, le même que Bacchus), que partout on honore de même. D'un autre côté, tous ceux qui ont un temple à Mendès et habitent le nome de Mendès s'abstiennent de chèvres et sacrifient des brebis. Or les Thébains, et ceux qui comme eux s'abstiennent de brebis, disent que cette coutume a été établie de la manière suivante : Hercule voulut, bon gré mal gré, voir Jupiter, qui refusait de se montrer à lui; à la fin, Hercule persistant, Jupiter imagina d'écorcher un bélier, de lui couper la tête, et de la tenir devant son visage. après s'être revêtu de sa toison. En cet état, il se fit voir d'Hercule. Pour ce motif, les Egyptiens font la statue de Jupiter avec une face de bélier. Les Ammoniens les ont imités (ce sont des colons de l'Egypte et de l'Ethiopie, leur langue tient de celles des deux contrées); selon moi, c'est à cette circonstance qu'ils doivent leur nom, car les Egyptiens donnent le nom d'Ammon à Jupiter. Les Thébains donc ne sacrifient pas de béliers, et, à cause de cette tradition, ils les considèrent comme sacres; une seule fois par an, le jour de la fête de Jupiter, ils en immolent un; ils l'écorchent, et ils revêtent de sa toison la statue du dieu, devant laquelle ils traînent celle d'Hercule. Cette cérémonie accomplie, tous les prêtres du temple se portent à eux-mêmes des coups, en signe de deuil, à cause de la mort du bélier; enfin ils inhumant dans une chambre sacrée.

XLIII. A propos d'Hercule, j'ai ouï dire qu'il était l'un des douze dieux; quant à l'autre Hercule que connaissent les Grecs, je n'ai rien pu apprendre de lui en Egypte. J'ai d'ailleurs plus d'une preuve que les Egyptiens n'ont point emprunté ce nom aux Grecs, mais plutôt les Grecs aux Egyptiens, et notamment ceux qui ont ainsi appelé le fils d'Amphitryon. D'abord les deux parents de ce dernier, Amphitryon et Alcmène, étaient originaires de l'Egypte; ensuite, les Egyptiens déclarent ne connaître ni le nom de Neptune, ni celui des Dioscures; jamais ces dieux n'ont été reçus parmi leurs divinités. Or, s'ils avaient emprunté aux Grecs le nom de quelque dieu, ils se fussent souvenus avant tout de Neptune et des Dioscures; en effet, ils ne les eussent adopté qu'à l'occasion des voyages par mer qu'ils faisaient eux-mêmes et de ceux qui ont amené chez eux les Grecs; du moins je le pense, et mon opinion n'est pas contestable. Les Egyptiens auraient donc appris leurs noms, plutôt que celui d'Hercule. Le leur est un des anciens dieux, et ils disent que, dix-sept mille ans avant le règne d'Amadis, le nombre de leurs dieux fut porté de huit à douze, parmi lesquels fut Hercule.

XLIV. Or, voulant recueillir à ce sujet des renseignements certains de qui je pourrais, je partis pour Tyr en Phénicie, ayant ouï dire qu'il y avait là un temple consacré à Hercule, et je vis ce temple richement orné de nombreuses et diverses offrandes. Il contenait

deux colonnes : l'une d'or affiné; l'autre de jaspe vert, qui jetait un vif éclat pendant la nuit. Je m'entretins avec les prêtres et leur demandai depuis combien, de temps le temple était érigé; je ne les trouvai pas, sur cette date, d'accord avec les Grecs : car, selon eux, le temple a été bâti en même temps que la ville a été fondée, et Tyr est habitée depuis deux mille trois cents ans. Je vis encore en cette ville un autre temple d'Hercule, dont le surnom indiquait qu'il était Thasien. Alors je mis à la voile vers Thase et j'y trouvai un temple d'Hercule bâti par les Phéniciens qui, pendant un voyage à la recherche d'Europe, établirent cette colonie, et cela arriva cinq générations d'hommes avant la naissance en Grèce d'Hercule, fils d'Ambbitryon. Le résultat de ces recherches prouve clairement qu'Hercule est un ancien dieu, et il me semble que; parmi les Grecs, ceux-là agissent le plus judicieusement qui ont deux temples d'Hercule, l'un où ils lui sacrifient comme à un immortel, sous le nom d'Olympien, l'autre où ils lui rendent les honneurs dus à un héros.

XLV. Mais les Grecs en parlent beaucoup et diversement, d'une manière inconsidérée. Ainsi, cette fable qu'ils rapportent sur Hercule est un peu trop naïve: à son arrivée en Egypte, disent-ils, les Egyptiens, l'ayant couronné de feuillage, le conduisirent solennellement dans le dessein de le sacrifier à Jupiter; cependant il garda le silence, mais près de l'autel, quand ils s'apprêtaient à l'immoler, il déploya sa force et les tua tous. Ceux qui font de tels récits me semblent ignorer entièrement le naturel et les coutumes des Egyptiens. En effet, il ne leur est point permis d'immoler des animaux, sauf des porcs, des oies, des brebis et des bœufs, ou des veaux reconnus purs; comment donc sacrifieraient-ils des humains ? De plus, cet Hercule était seul; c'était, selon eu, un simple mortel : comment est-il vraisemblable qu'il ait fait périr plusieurs myriades d'hommes ? Que les dieux et les héros ne s'offensent pas de ce que nous venons de dire à ce sujet.

XLVI. Les Egyptiens dont je viens de parler tout à l'heure ne sacrifient ni chèvres ni boucs, pour le motif que voici. Les habitants du nome de Mendès comptent Pan parmi les huit dieux qu'ils disent les plus anciens des douze. Or, les peintres et les sculpteurs dessinent et sculptent les images de Pan, comme le font les Grecs, avec un front de chèvre et des jambes de bouc, non qu'ils se l'imaginent tel, car ils le croient semblable aux autres divinités. (Il me serait pénible de dire pourquoi ils le représentent sous cette forme.) Aussi ceux de Mendès ont-ils en vénération toute la race des chèvres, et plus encore les mâles que les femelles; ils honorent surtout ceux qui n'ont point de cornes, et particulièrement l'un d'eux; quand celui-là meurt, un grand deuil est prescrit dans le nome entier. En égyptien, Mendès veut dire à la fois bouc et Pan. De mon temps ce nome fut témoin d'un prodige : un bouc s'accoupla publiquement à une femme; le fait fut connu de tous les hommes.

XLVII. Les Egyptiens regardent le porc comme un animal impur; en conséquence, si l'un d'eux en passant près d'un porc est touché par lui, on le fait descendre tout habillé dans le fleuve et on le baigne avec ses vêtements; d'autre part, les porchers des Egyptiens, seuls de tout le peuple, n'entrent dans aucun temple de la contrée. On ne leur donne point de filles en mariage et nul n'épouse leurs filles; ils ne peuvent se marier qu'entre eux. Les Egyptiens ne croient point convenable de sacrifier un porc à d'autres dieux que la lune et Bacchus; à eux seuls ils en sacrifient, au même moment, pendant la pleine lune, et ils mangent les chairs de la victime. Ils ne cachent pas pourquoi, ayant les porcs en abomination dans les autres fêtes, ils en sacrifient pendant celle-ci : toutefois, quoique je le sache, je trouve plus décent de ne le point rapporter. Voici comment se fait le sacrifice des porcs à la lune; dès que la victime est immolée, on réunit l'extrémité de la queue, la rate et le gras-double, on les enveloppe de toute la graisse qu'on a trouvée dans le ventre, et on les brûle sur l'autel. Le reste des chairs est mangé pendant ce même jour de la pleine lune où a été fait le sacrifice; en un autre jour on n'en goûterait plus. Les pauvres, parmi le peuple, à cause de leur dénûment, pétrissent des porcs en pâte, les font cuire et les sacrifient.

XLVIII. Au repas du soir, la veille de la fête de Bacchus, chacun, devant sa porte, ayant égorgé un jeune porc, le donne à emporter au pâtre même qui l'a vendu. Les Egyptiens, hormis les chœurs, célèbrent comme les Grecs le reste de la fête. Au lieu de phalle, ils ont inventé des statuettes, hautes d'une coudée, que des cordons font mouvoir; les femmes les promènent dans les villages, avec leur membre viril, à peine moindre que tout le corps, qui s'agite et s'incline. Un joueur de flûte ouvre la marche; les femmes suivent, chantant Bacchus. Pourquoi le membre est-il si démesurément grand, et pourquoi, de tout le corps, est-il seul mis en mouvement ? On raconte à ce sujet une légende sacrée.

XLIX. Il me semble que Mélampe, fils d'Amythéon, a connu et même vu ces cérémonies; car c'est lui qui a répandu chez les Grecs le nom de Bacchus, et sa fête et la procession du phalle. Toutefois il enseigne ce rit, sans l'avoir exactement saisi; les sages nés après lui l'ont éclairci plus complètement. Mélampe a donc appris à promener le phalle en l'honneur de Bacchus; instruit par lui, les Grecs célèbrent la fête comme ils la célèbrent. Pour moi, je pense que Mélampe a été un homme sage, qu'il a de lui-même institué l'art divinatoire, mais qu'il a introduit chez les Grecs diverses autres pratiques puisées par lui en Egypte, entre autres le culte de Bacchus, après y avoir fait un petit nombre de changements. Comment croire, en effet, qu'autrement, chez les Grecs et en Egypte, les usages coïncident à l'égard de ce dieu ? S'ils n'étaient pas d'origine récente, ils seraient conformes à tout ce qui s'est toujours fait en Grèce. Je ne croirai pas davantage que les Egyptiens aient emprunté des Grecs ni cette coutume, ni aucune autre, ni quoi que ce soit. D'ailleurs, selon moi, Mélampe peut avoir recueilli ses informations sur Bacchus, auprès de Cadmus le Tyrien et de ceux qui vinrent avec lui de la Phénicie en la contrée qu'on appelle maintenant Béotie.

L. Presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte en Grèce; mes recherches me prouvent que nous les tenons de contrées barbares, et je pense qu'ils proviennent surtout d'Egypte. Hormis Neptune et les Dioscures, dont j'ai déjà parlé, hormis Junon, Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, les noms de tous les autres dieux ont toujours existé chez les Egyptiens. Je répète ici ce qu'eux-mêmes m'ont déclaré. Les divinités dont ils disent ne pas connaître les noms me paraissent avoir été nommées par les Pélasges, sauf Neptune. Ce sont les Libyens qui nous ont révélé cette dernière divinité; nul avant eux n'avait prononcé son nom, et ils l'ont toujours honoré comme un dieu. Les Egyptiens ne rendent pas de culte aux héros.

LI. Les Grecs ont appris des Egyptiens les coutumes que j'ai dites, et d'autres dont je parlerai ultérieurement; mais ce ne sont pas les Egyptiens qui leur ont enseigné à faire les statues de Mercure avec le membre en érection. Les Athéniens, les premiers de tous les Grecs, ont reçu cette coutume des Pélasges et ils l'ont transmise à tous les autres. Car les Pélasges habitaient la même contrée que les Athéniens, quand ceux-ci étaient déjà comptés parmi les Hellènes, et c'est à cause de cela qu'eux-mêmes ont commencé à être réputés Hellènes. Or, quiconque est initié aux mystères des Cabires que les Samothraciens célèbrent et qu'ils ont reçus des Pélasges, saura ce que je veux dire. Avant de passer en Attique, les Pélasges avaient demeuré à Samothrace et ils avaient appris les mystères aux habitants de cette île. Les Athéniens, instruits par eux, furent donc les premiers des Grecs à faire les statues de Mercure avec le membre en érection. Les Pélasges en donnent un motif sacré qu'expliquent les mystères de Samothrace.

LII. Primitivement, les Pélasges, en priant, faisaient aux dieux des offrandes de toutes choses, comme on me l'a affirmé à Dodone, mais ils ne donnaient à aucun d'eux ni nom ni surnom; car ils ne leur en avaient jamais entendu donner. Ils les appelaient les dieux, pour cette seule raison qu'après avoir mis l'univers en ordre, ils en maintenaient toutes les lois. Ensuite, bien du temps s'étant écoulé, ils apprirent de l'Egypte les noms des dieux autres que Bacchus, et beaucoup plus tard ce dernier. Au sujet de ces noms, ils consultèrent l'oracle de Dodone, celui que chez les Grecs on regarde comme le plus ancien, et l'unique alors. Quand les Pélasges eurent demandé s'ils prendraient des noms

provenant des barbares, l'oracle leur répondit : "Prends." Ils sacrifièrent donc aux dieux sous ces noms, dont ils firent dès lors usage, et que finalement les Grecs reçurent d'eux.

LIII. D'où est venu chacun des dieux ? Ont-ils tous toujours existé ? Quelle est leur forme ? On n'en a rien su, à proprement parler, jusqu'à une époque très-récente. Car je crois Hésiode et Homère plus anciens que moi de quatre cents ans, pas davantage. Or, ce sont eux qui ont fait la théogonie des Grecs, qui ont donné aux dieux des noms, qui leur ont distribué les honneurs et les arts, qui ont décrit leur forme; et, à ce qu'il me semble, les poètes que l'on dit antérieurs à ces deux hommes sont nés après eux. De ce que je viens de dire, le commencement, je le tiens des prêtresses de Dodone; la suite, ce qui concerne Hésiode et Homère, est de moi.

LIV. Voici ce que racontent les Egyptiens de deux oracles fondés l'un en Grèce, l'autre en Libye. Selon les prêtres de Jupiter Thébain, deux femmes consacrées furent enlevées de Thèbes par des Phéniciens; l'on apprit que l'une d'elles avait été vendue en Libye, l'autre en Grèce, et que ces deux femmes avaient institué les premiers oracles chez ces deux nations. Comme je leur demandais d'où ils savaient avec certitude ce qu'ils venaient de me dire, ils répliquèrent qu'ils avaient cherché avec une grande ardeur ces deux femmes, qu'il leur avait été impossible de les trouver, mais que plus tard ils avaient été informés à leur sujet de ce que j'ai rapporté tout à l'heure.

LV. Voilà donc ce que j'ai recueilli chez les prêtres de Thèbes; les prophétesses de Dodone, de leur côté, font ce récit : deux colombes noires s'étaient envolées de Thèbes d'Egypte, l'une en Libye, l'autre chez les Dodoniens; cette dernière se percha sur un chêne, et, prenant une voix humaine, elle leur dit qu'il fallait en ce lieu établir un oracle de Jupiter; le peuple comprit que ce message était divin, il fit donc aussitôt ce qu'il prescrivait. Elles ajoutent que l'autre colombe ordonna aux Libyens de fonder l'oracle d'Ammon; celui-ci est aussi un oracle de Jupiter. Les prêtresses de Dodone me rapportèrent ces choses; l'aînée s'appelait Proménie, la seconde Timarète, la plus jeune Nicandre. Les autres Dodoniens attachés au temple étaient d'accord avec elles dans leurs récits.

LVI. Or, j'ai au sujet de ces colombes cette opinion. Si véritablement les Phéniciens ont enlevé ces femmes consacrées et les ont vendues, l'une en Libye, l'autre en Grèce, il me semble que cette femme transportée en la Grèce actuelle, qui se donnait alors elle-même le nom de Pélasgie doit avoir été vendue chez les Thesprotes, que là, réduite en servitude, elle a dû fonder le temple de Jupiter, sous le chêne qui s'y trouvait, jugeant convenable, puisqu'elle avait servi dans le temple de Jupiter à Thèbes d'où elle était venue, d'en perpétuer le souvenir au lieu où on l'avait conduite. Après cela vraisemblablement, elle a institué l'oracle lorsqu'elle a su la langue grecque. Enfin elle a dit que sa sœur avait été vendue en Libye par les Phéniciens qui l'avaient vendue elle-même.

LVII. Selon moi, en outre, ces femmes ont été appelées par les Dodoniens colombes, parce qu'elles étaient barbares et qu'on trouva leur langage semblable à celui des oiseaux. Plus tard, lorsque cette femme s'exprima d'une manière intelligible pour eux, on dit qu'une colombe avait pris la voix humaine; tant qu'elle se servit de son langage barbare, il leur avait semblé qu'elle parlait à la manière d'un oiseau : car comment une colombe aurait-elle pu prendre une voix humaine ? La couleur noire que l'on donne à la colombe indique que la femme devait être Egyptienne.

LVIII. L'oracle de Thèbes d'Egypte et celui de Dodone rendent leurs réponses à peu près de la même manière. L'art de prophétiser par l'inspection des victimes est venu aussi d'Egypte. Les Egyptiens ont, les premiers de tous les hommes, fait des fêtes solennelles, des processions, des offrandes, et c'est d'eux que les Grecs ont appris ces cérémonies. Voici, pour moi, la preuve de ce fait : en Egypte, il est visible qu'elles sont très anciennes; en Grèce, qu'elles sont récemment établies.

LIX. Les Egyptiens ne se bornent pas chaque année à une seule fête solennelle; ces

grandes réunions sont fréquentes; la première, celle où l'on se rend avec le plus de zèle, est à Bubaste, en l'honneur de Diane; la seconde, à Busiris, en l'honneur d'Isis : car en cette ville est le plus grand temple d'Isis. La ville elle-même a été bâtie au milieu du Delta; or, Isis, dans la langue des Grecs, est Cérès. La troisième réunion est à Saïs, en l'honneur de Minerve; la quatrième à Héliopolis, en l'honneur du Soleil; la cinquième à Buto, en l'honneur de Latone; la sixième à Papremis, en l'honneur de Mars.

LX. Voici comme ils se rendent en la ville de Bubaste : car les hommes avec les femmes y vont de toutes parts en grande multitude, chaque famille dans sa barque. Quelques-unes des femmes ont des castagnettes et les font retentir; de leur côté, pendant tout le voyage, des hommes jouent de la flûte; le reste, hommes et femmes, chante en battant des mains. Lorsqu'en naviguant ils abordent vers une des villes qui se trouvent sur la route, ils amarrent la barque et font ce que je vais dire : parmi les femmes, les unes continuent leurs chants ou leur bruit de castagnettes, d'autres insultent à grands cris les femmes de la ville, d'autres dansent, d'autres se retroussent tout debout. A chaque ville riveraine du fleuve elles se comportent de la même manière. Arrivés à Bubaste, les passagers se mettent en fête et offrent de grands sacrifices, et, dans cette solennité, ils consomment plus de vin de raisin que dans tout le reste de l'année. Sans compter les enfants, sept cent mille hommes et femmes, au rapport des habitants, s'y réunissent. Voilà ce qui se passe à Bubaste.

LXI. J'ai dit précédemment comment l'on célèbre à Busiris, la fête d'Isis. Après les sacrifices, les hommes et les femmes, au nombre de plusieurs myriades, se portent des coups; pour quel dieu ils se frappent, ce serait de ma part une impiété de le dire. Les Cariens établis en Egypte font cela et plus encore; ils se donnent au front des coups de couteau; par là, ils montrent, qu'ils sont étrangers, et non Egyptiens.

LXII. Lorsque ces derniers sont rassemblés pour faire des sacrifices en la ville de Saïs, pendant une certaine nuit, ils allument tous un grand nombre de lampes en plein air autour des maisons. Or, ces lampes sont de petits vases remplis de sel et d'huile; la mèche flotte à la surface. Elle brûle toute la nuit, et cette fête a le nom de fête des lampes. Ceux des Egyptiens qui ne sont point venus à la réunion, observant la nuit du sacrifice, allument tous aussi des lampes, de sorte que ce n'est pas seulement la ville de Saïs qui est illuminée, mais l'Egypte tout entière. Pour quel motif cette nuit a-t-elle sa part de lumières et d'honneur ? On le raconte en une légende sacrée.

LXIII. A Héliopolis, à Buto, les assistants se bornent à immoler des victimes. A Papremis on offre les mêmes sacrifices, on observe les mêmes cérémonies que dans les autres villes; de plus, lorsque le soleil commence à décliner, quelques prêtres sont occupés autour de la statue; les autres, en beaucoup plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent à l'entrée du temple; le peuple, c'est-à-dire plusieurs milliers de personnes, accomplissant leurs vœux, pareillement armés, sont rassemblés du côté opposé. Or, la veille, on a transporté du temple en une autre station la statue que renferme une petite chapelle de bois doré; les prêtres, que l'on a placés auprès de la statue, se mettent à tirer un char à quatre roues pour reconduire au grand temple la chapelle de bois et la statue qu'elle contient, mais ceux qui sont sous le portique leur en refusent l'entrée. La foule des dévots, accourant au secours du dieu, les frappe; ils se défendent; un violent combat à coups de bâtons s'ensuit, et mainte tête est fracassée. Je présume qu'un grand nombre meurent de leurs blessures; cependant les Egyptiens affirment que jamais personne n'a été tué.

LXIV. ils racontent ainsi l'origine de ce rit : la mère de Mars demeurait en ce temple; le dieu; élevé ailleurs, devint adulte et voulut entrer pour converser avec sa mère; les serviteurs, qui ne l'avaient jamais vu, ne le lui permirent pas et le repoussèrent; il rassembla des hommes d'une autre ville; il traita rudement ceux qui l'avaient rebuté et pénétra auprès de sa mère. Voilà, disent-ils, d'où vient l'usage de ce combat pendant la fête de Mars. Les Egyptiens sont les premiers qui aient établi, comme règle religieuse, de ne

point avoir commerce avec des femmes dans l'intérieur des temples et de n'y point rentrer, après s'être uni à une femme, sans faire des ablutions. En effet, presque tous les hommes (à l'exception des Égyptiens et des Grecs) font l'amour dans les temples, ou y entrent dès leur lever en quittant leurs femmes, sans ablutions, estimant que les humains ne diffèrent en rien des autres animaux. Car, voyant le reste des bêtes et les oiseaux s'accoupler dans les temples et dans les bois sacrés, ils disent qu'il n'en serait pas ainsi si les dieux ne l'avaient pour agréable. Certes, ce raisonnement et ce qui s'ensuit sont loin de me paraître convenables.

LXV. Mais les Egyptiens observent avec une extrême attention toutes les prescriptions religieuses, et en particulier celles que je vais rapporter. Quoique limitrophe de la Libye, leur contrée n'est point infestée de bêtes farouches; les animaux qu'ils connaissent sont tous réputés sacrés, tant ceux qui vivent avec les hommes que ceux qui n'y vivent pas. Si je disais pourquoi ils les consacrent, je pénétrerais en mon récit jusqu'aux choses divines, dont j'évite surtout de rien raconter : car, s'il m'est arrivé de les effleurer, je ne l'ai point fait sans être contraint par la nécessité. Il existe, au sujet des animaux, une coutume que je vais exposer : des gardiens des deux sexes sont désignés pour nourrir chaque espèce séparément; le fils succède au père dans cette fonction honorifique. Les habitants des villes accomplissent leurs vœux par l'entremise de ces gardiens; lorsqu'ils ont fait un vœu à la divinité à laquelle appartient l'un des animaux, ils rasent soit la tête entière, soit la moitié, soit le tiers de la tête de leurs fils; il mettent dans les plateaux d'une balance, d'un côté les cheveux, de l'autre leur poids en argent; quel que soit ce poids, ils le donnent à la gardienne de l'animal; celle-ci, en échange, coupe par morceaux des poissons et les jette à ses bêtes pour leur servir de pâture : telle est la nourriture qui leur est offerte. Si quelqu'un tue l'une de ces bêtes volontairement, il est puni de mort; s'il la tue involontairement, il paye une amende que fixent les prêtres. Celui qui tuerait volontairement ou involontairement un ibis ou un épervier serait infailliblement mis à mort.

LXVI. Quel que soit le nombre des animaux nourris avec les hommes, il serait beaucoup plus considérable encore, s'il n'arrivait point aux chats ce que je vais dire. Quand les femelles ont mis bas, elles ne s'approchent plus des mâles; ceux-ci, cherchant à s'accoupler avec elles, n'y peuvent réussir. Alors ils imaginent d'enlever aux chattes leurs petits; ils les emportent et les tuent; toutefois, ils ne les mangent pas après les avoir tués. Les femelles, privées de leurs petits, et en désirant d'autres, ne fuient plus les mâles : car cette bête aime à se reproduire. Si un incendie éclate, les chats sont victimes d'impulsions surnaturelles; en effet, tandis que les Egyptiens, rangés par intervalles, sont beaucoup moins préoccupés d'éteindre le feu que de sauver leurs chats, ces animaux se glissent par les espaces vides, sautent par-dessus les hommes et se jettent dans les flammes. En de tels accidents, une douleur profonde s'empare des Egyptiens. Lorsque, dans quelque maison, un chat meurt de sa belle mort, les habitants se rasent seulement les sourcils; mais si c'est un chien qui meurt, ils se rasent le corps et la tête.

LXVII. On transporte en des maisons consacrées les chats morts; ensuite, après les avoir embaumés, on les inhume à Bubaste. Les chiens sont inhumés, chacun dans sa ville, en des chambres consacrées, les ichneumons de même. Les musaraignes, les éperviers sont conduits à Buto, les ibis à Hermopolis. Les ours, qui sont très rares, et les loups, dont la taille n'excède guère celle des renards, sont enterrés au lieu où on les a trouvés étendus.

LXVIII. Le crocodile est de la nature que je vais décrire. Pendant les quatre mois les plus froids il ne mange rien; quoique quadrupède, il vit à la fois sur terre et dans l'eau; il pond ses œufs à terre et les y fait éclore. Il passe sur le rivage la plus grande part du jour, et toute la nuit dans l'eau; car l'eau est plus chaude que le serein et la rosée. De tous les êtres mortels que nous connaissons, celui-ci, de la moindre taille parvient à la plus grande; ses œufs ne sont guère plus gros que ceux d'une oie; le petit naît de la longueur de l'œuf, et il s'accroît jusqu'à dix-sept coudées, quelquefois plus. Il a des yeux de porc, de grandes

dents et des défenses en saillie, proportionnées à la longueur du corps. Il est le seul des animaux qui n'ait point de langue. Sa mâchoire inférieure est immobile et il en approche sa mâchoire supérieure, en quoi il est encore unique parmi les créatures. Il a de fortes griffes, et sur le dos des écailles qu'il est impossible d'entamer. Aveugle dans l'eau, à terre sa vue est très-perçante; or, comme il passe la plupart du temps dans le fleuve, sa bouche entière est remplie d'insectes qui lui sucent le sang. Bêtes et oiseaux le fuient, mais avec lui le trochile vit en paix, parce que cet oiseau lui rend service. En effet, lorsque le crocodile sort de l'eau et monte à terre, son premier besoin est d'aspirer le souffle du zéphyr; il y arrive donc la gueule béante, alors le trochile y pénètre et le délivre des insectes qu'il avale. Le crocodile reçoit ce service avec joie et ne fait jamais de mal au trochile.

LXIX. Pour tels des Egyptiens, le crocodile est sacré; pour tels autres, il ne l'est pas; ceux-ci le traitent en ennemi. Autour de Thèbes et du lac Mœris, les habitants estiment qu'il est sacré. Chacun d'eux élève un crocodile que l'éducation apprivoise; ils lui passent dans les oreilles des pendants et des boucles de cristal et d'or; ils entourent de bracelets ses pattes de devant; ils lui donnent des aliments choisis provenant des sacrifices. Enfin, vivant, ils le soignent de leur mieux; mort, ils l'embaument et l'inhument dans les sépultures consacrées. Au contraire, ceux qui habitent le territoire d'Éléphantine mangent des crocodiles, ne les croyant en aucune façon sacrés. Le nom de cet animal n'est pas crocodile, mais champse. Les Ioniens l'ont appelé crocodile, lui trouvant par sa forme de la ressemblance avec les lézards (κροκόδειλος) qui naissent dans les murs de clôture.

LXX. Les Egyptiens ont plusieurs manières de les prendre; je vais décrire celle qui m'en paraît le plus digne. Le pêcheur, après avoir amorcé l'hameçon avec le dos d'un porc, le laisse aller au milieu du fleuve; lui-même, sur le rivage, tient un petit cochon vivant et le frappe. Le crocodile, ayant entendu les cris, court du côté d'où ils viennent, et, rencontrant l'amorce, il l'avale; des hommes alors le retirent de l'eau; lorsqu'ils l'ont amené à terre, le pêcheur avant tout lui bouche les yeux avec de l'argile. Cela fait, l'animal est du reste facilement dompté; autrement on n'en viendrait pas à bout sans peine.

LXXI. Les hippopotames, dans le nome de Papremis, sont sacrés; pour les autres Egyptiens, ils ne le sont pas. Voici la nature et la forme de cet animal : il est quadrupède, à pieds fourchus, avec des sabots de bœuf; son nez est épaté; il montre des défenses en saillie; il a la crinière, la queue et les hennissements du cheval; sa taille est celle des bœufs les plus forts; sa peau est d'une telle épaisseur qu'on en fait des javelots quand elle est desséchée.

LXXII. Il y a aussi des loutres dans le fleuve; on les regarde comme sacrées. Parmi les poissons, le lépidote et l'anguille sont, dit-on, consacrés au Nil, et, parmi les oiseaux, l'oie d'Égypte.

LXXIII. Il y a un autre oiseau sacré qu'on appelle le phénix; je ne l'ai jamais vu, si ce n'est en peinture, car il vient rarement en Égypte; tous les cinq cents ans, à ce que disent les habitants d'Héliopolis; ils ajoutent qu'il arrive lorsque son père est mort. S'il existe réellement comme on le représente, le plumage de ses ailes est rouge et doré; par la taille, il ressemble surtout à l'aigle. Voici, dit-on, ce qu'il fait, et cela ne me paraît guère croyable : prenant son essor de l'Arabie, il apporte dans le temple du Soleil, à Héliopolis, son père enveloppé de myrrhe et il l'y ensevelit de la manière suivante : il pétrit de la myrrhe et en façonne un œuf aussi gros que ses forces, qu'il essaye, lui permettent de le porter. Lorsqu'il en a fait l'épreuve, il creuse l'œuf et y introduit son père, puis, avec d'autre myrrhe, il comble le creux où il l'a placé, de manière à retrouver le poids primitif; enfin il emporte l'œuf en Égypte dans le temple d'Héliopolis. Voilà, dit-on, ce que fait cet oiseau.

LXXIV. On voit autour de Thèbes des serpents sacrés qui ne font point de mal aux hommes; ils sont fort petits et portent des cornes au sommet de la tête; à leur mort, on les inhume dans le temple de Jupiter, car on les dit consacrés à ce dieu.

LXXV. Il y a en Arabie une contrée située à peu près en face de la ville de Buto; je m'y suis rendu pour m'y informer des serpents ailés; à mon arrivée, j'ai vu des os et des arêtes de serpents en une quantité dont il est impossible de donner idée; il y avait de nombreux monceaux d'arêtes, les uns énormes, d'autres médiocres, et aussi de petits. Le lieu où sont répandues ces arêtes est le passage d'une étroite vallée à une vaste plaine, laquelle est contiguë à celle de l'Egypte. Voici ce qu'on en dit : au retour du printemps, les serpents ailés s'abattent de l'Arabie en Egypte; mais les ibis vont à leur rencontre dans ce passage, les empêchent de pénétrer et les tuent. A cause de cela, les Arabes disent que l'ibis est grandement honoré par les Egyptiens; ceux-ci sont d'accord avec les premiers sur ces honneurs et leur origine.

LXXVI. La forme de l'ibis est celle-ci : tout entier d'un noir très-foncé, il a des pattes de grue; son bec est en grande partie courbé, sa taille est celle du crex. Tel est l'aspect de ces noirs adversaires des serpents; mais les ibis (il y en a de deux espèces) qui se trouvent le plus sous les pas des hommes, ont la tête et la gorge pelées, leur plumage est blanc, sauf la tête, le cou, le bord des ailes et l'extrémité de la queue, qui sont d'un noir très-foncé; leurs pattes et leur bec sont les mêmes que chez l'autre espèce. Les serpents sont conformés comme des couleuvres d'eau; leurs ailes, sans plumes, ressemblent beaucoup à celles de la chauve-souris. Que ce que je viens de dire des animaux sacrés suffise.

LXXVII. Les Egyptiens qui habitent la partie cultivée du pays, se plaisent à orner leur mémoire, sont les plus doctes de tous les hommes que j'aie abordés et expérimentés. Voici leur régime : très-attentifs à conserver leur santé, chaque mois, trois jours de suite, ils provoquent des évacuations en prenant des vomitifs et des clystères, car ils pensent que toutes les maladies de l'homme proviennent des aliments. Indépendamment de ces précautions, les Egyptiens sont, après les Libyens, les mieux portants de tous les mortels, selon moi, à cause de la constance des saisons; en effet, les maladies nous arrivent à la suite des changements de toutes choses, et surtout des saisons. Ils se nourrissent de pains qu'ils font avec le dourah et auxquels ils donnent le nom de cylllestis; ils boivent un vin qu'ils fabriquent avec de l'orge, car il n'y a point de vigne dans la contrée. Ils mangent des poissons, les uns séchés au soleil et crus, les autres salés dans des séchoirs au sortir de la mer; ils mangent, parmi les oiseaux, des cailles et des canards, et, en outre, de petits oiseaux crus, qu'ils ont fait sécher. Tous les autres oiseaux et les poissons qu'ils ont chez eux, hormis ceux qu'ils reconnaissent comme sacrés, font partie de leurs aliments, rôtis ou bouillis.

LXXVIII. Aux banquets des riches, quand le repas est achevé, un homme apporte, dans un cercueil, l'image en bois d'un corps mort imité parfaitement par le sculpteur et le peintre, et long d'une ou de deux coudées. Cet homme, le montrant à chacun des convives, dit : "Vois celui-ci, bois et tiens-toi joyeux; tel tu seras après ta mort." Voilà ce qu'ils font à leurs festins.

LXXIX. Ils observent les coutumes de leurs pères et n'en adoptent pas de nouvelles. Ils en ont beaucoup de très-remarquables et, parmi celles-ci, est le linus, chant en usage chez les Phéniciens, à Chypre et ailleurs, mais qui change de nom chez ces nations diverses. Or, il se trouve que c'est le même que chantent aussi les Grecs, en lui donnant ce nom de linus; de sorte qu'au nombre de tant de choses surprenantes qui existent en Egypte, il faut ranger la source inconnue où elle a puisé le linus. Il semblerait qu'elle l'a toujours chanté; en égyptien, linus se dirait manérus, et les Egyptiens disent que c'est le nom du fils unique de leur premier roi, que Manérus étant mort prématurément, le peuple l'honora par ses lamentations et que de là leur est venu ce premier et unique chant.

LXXX. Avec les Lacédémoniens seuls, les Egyptiens sont d'accord sur cet autre usage : les jeunes gens, lorsqu'il rencontrent leurs anciens, cèdent le pas, et font un détour; à leur approche, ils se lèvent de leurs sièges. Mais sur celui qui suit, ils ne se rapportent à aucune nation hellénique : au lieu de se saluer de la voix dans les rues, ils se saluent en

laissant tomber leur main jusqu'au genou.

LXXXI. Ils sont vêtus de tuniques de lin, avec des franges autour des jambes; ils donnent à ces franges le nom de calasiris, et, par-dessus la tunique, ils portent des manteaux de laine blanche. Toutefois on n'entre point dans les temples avec de la laine; on n'en laisse pas à ceux qu'on ensevelit : ce serait une impiété. A cet égard, ils sont d'accord avec les traditions orphiques qu'on appelle aussi bachiques, et qui sont observées à la fois par les Egyptiens et par les Pythagoriciens. Car chez ces derniers c'est une impiété d'ensevelir dans des tissus de laine celui qui est initié aux mystères. On donne à cet usage un motif religieux.

LXXXII. Les Egyptiens ont encore imaginé ce qui suit : chaque mois, chaque jour appartient à quelqu'un des dieux, et tout homme peut prévoir, d'après le jour de sa naissance, ce qui lui arrivera, comment il mourra et quel il sera. Les poètes grecs se sont approprié cette croyance. Les Egyptiens ont observé plus de prodiges que tous les autres hommes; car ils n'en laissent passer aucun sans l'examiner et prendre note de ce qui s'ensuit, de sorte que, si quelque prodige semblable se représente, ils jugent, de ses conséquences d'après le premier.

LXXXIII. Chez eux l'art divinatoire n'est attribué à aucun homme, mais à certains dieux : les oracles de la contrée sont ceux d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter et de Latone; c'est ce dernier qu'ils honorent le plus, il réside en la ville de Buto. Ces oracles ne se rendent pas d'une manière uniforme, ils diffèrent les uns des autres.

LXXXIV. La médecine en Egypte est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins, en tous lieux, foisonnent, les uns pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes.

LXXXV. Voici quelles sont leurs lamentations et leurs funérailles. Lorsqu'ils perdent un parent dont ils faisaient grande estime, toutes les femmes de la famille, après s'être souillé de fange la tête et la figure, laissent le corps à la maison, s'en vont çà et là par la ville, se frappent la poitrine découverte et les seins nus, en compagnie de toutes celles qui ont avec elles des relations d'amitié. D'un autre côté, les hommes, la poitrine découverte aussi, se frappent pareillement; cela fait, ils emportent le corps pour le faire embaumer.

LXXXVI. Il y a des personnes préposées à ce soin et qui possèdent cet art. Lorsque le mort leur a été apporté, les embaumeurs montrent aux porteurs des modèles de cadavres en bois, imités par la peinture, et ils indiquent celui qu'ils disent le plus digne d'attention, dont je ne crois pas convenable de donner le nom ici; ils font voir après celui-là le second, qui est d'un prix moindre; et enfin le troisième, le moins coûteux. Après s'être expliqués, ils demandent aux porteurs comment ceux-ci veulent qu'ils opèrent sur le défunt. Aussitôt qu'ils sont tombés d'accord sur, le salaire, les porteurs s'en vont. Les autres, restés seuls chez eux, procèdent de cette manière à l'embaumement de première classe. D'abord, avec un fer courbé, ils extraient la cervelle par les narines, du moins la plus grande part, et le reste par l'injection de substances dissolvantes. Ensuite, avec une pierre éthiopienne aiguisée, ils fendent le flanc, font sortir tous les intestins de l'abdomen, le lavent avec du vin de palmier, le saupoudrent de parfums broyés, et finalement le recousent après l'avoir rempli de myrrhe pure concassée, de cannelle et d'autres parfums, dont l'encens seul est exclu. Ces choses faites, ils sèchent le corps dans du natron, et l'y laissent plongé pendant soixante-dix jours, pas davantage; ce n'est point permis. Au bout de ces soixante-dix jours, ils lavent le corps et l'enveloppent tout entier de bandelettes du lin le plus fin, enduites de gomme, dont les Egyptiens font un grand usage au lieu de colle. Les parents reprennent alors le cadavre, le renferment dans un coffre de bois à forme humaine, et le déposent debout contre le mur dans la chambre sépulcrale. Tel est l'embaumement le plus coûteux.

LXXXVII. Pour ceux qui préfèrent l'embaumement moyen et veulent éviter une grande dépense, les embaumeurs font les préparations suivantes. Après avoir rempli leurs seringues d'huile de cèdre, ils injectent cette huile dans l'abdomen du mort, sans rouvrir ni en retirer les entrailles, et ils ont soin de retenir le liquide, de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper. Ensuite, ils plongent le corps dans le natron et l'y laissent le temps prescrit, puis ils font sortir des cavités l'huile de cèdre, que d'abord ils y ont introduite. Or elle a assez de force pour emporter avec elle intestins et viscères; elle a tout liquéfié. Extérieurement le natron a desséché les chairs, et il ne reste du mort que la peau et les os; ces choses faites, ils le rendent en cet état et ne s'en occupent plus.

LXXXVIII. Voici le troisième embaumement à l'usage de la classe pauvre : les embaumeurs font dans les intestins une injection de raifort et ils sèchent le corps dans le natron, pendant les soixante-dix jours; ensuite ils le rendent pour qu'on l'emporte.

LXXXIX. Lorsque les femmes des hommes illustres meurent, on ne les donne pas immédiatement à embaumer, non plus que celles qui ont été belles ou considérées, mais après le troisième ou quatrième jour on les livre aux embaumeurs. On prend cette précaution de peur que ceux-ci ne s'unissent à ces femmes, car l'un d'eux, dit-on, a été surpris souillant le corps frais d'une femme décédée, et son compagnon en a porté l'accusation contre lui.

XC. Quiconque, parmi les Egyptiens ou les étrangers indistinctement, est trouvé mort, après avoir été saisi par un crocodile ou entraîné par le fleuve, quelle que soit la ville où son corps ait abordé, est de droit embaumé par les soins des habitants. Ce sont eux qui font ses funérailles de la manière la plus coûteuse et qui le déposent dans leurs chambres sépulcrales. Il n'est permis ni à ses amis, ni à ses proches, de le toucher, mais les prêtres du Nil s'en emparent et l'ensevelissent comme un corps plus qu'humain.

XCI. Ils évitent d'user de coutumes grecques et, pour tout dire, d'aucune de celles des autres hommes. Tous les Egyptiens y prennent une attention extrême. Néanmoins il se trouve, près de Néapolis, dans le nome de Thèbes, une grande ville dont le nom est Chemnis. En cette ville, on voit un temple carré, consacré à Persée, fils de Danaé, alentour duquel croissent des palmiers. Ses portiques sont en pierres, très-élevés et surmontés de deux grandes statues de pierre. Ils entourent le sanctuaire, qui renferme la statue de Persée. Les Chemnites disent que Persée leur est souvent apparu, tant dans le pays que dans l'intérieur du temple, qu'ils ont ramassé l'une de ses sandales longue de deux coudées; d'ailleurs, ajoutent-ils, toutes les fois qu'il s'est montré, l'Egypte a prospéré. Voilà ce qu'ils disent et voici ce qu'ils font en l'honneur de Persée, à l'imitation des Grecs : ils célèbrent des jeux gymniques où l'on concourt pour les mêmes prix qu'aux autres jeux et où les vainqueurs reçoivent des bestiaux des manteaux, des peaux de bêtes. Lorsque je leur demandai pourquoi chez eux seuls Persée avait coutume d'apparaître, et pourquoi ils s'étaient distingués des autres Egyptiens en instituant des jeux gymniques, ils me répondirent que Persée était originaire de leur ville; qu'en effet Danaüs et Lyncée, chemnites tous les deux, s'étaient rendus par mer en Grèce. A partir de ces héros ils énumérèrent leurs descendants jusqu'à Persée, puis ils ajoutèrent : "Celui-ci étant arrivé en Egypte à l'occasion que rapportent aussi les Grecs, c'est-à-dire après avoir enlevé en Libye la tête de la Gorgone, visita notre ville et nous reconnut tous pour ses parents; avant de faire le voyage, il avait appris de sa mère le nom de Chemnis, et c'est par son ordre que nous avons institué des jeux gymniques."

XCII. Tous les Egyptiens qui vivent au delà des marais observent les coutumes que je viens de décrire. Ceux qui habitent les marais les ont toutes adoptées, et notamment celle de n'épouser qu'une femme, comme les Grecs. Mais, pour se procurer abondance d'aliments, ils ont des habitudes à eux particulières. Lorsque le fleuve est rempli et qu'il a fait des champs une mer, une multitude de lis, que les Egyptiens appellent lotus, germent dans l'eau. Ils les récoltent, les font sécher au soleil, pilent le dedans de cette plante, lequel ressemble au pavot, et en font du pain qu'ils cuisent au feu. La racine du lotus aussi

est alimentaire, assez douce, ronde et de la grosseur d'une pomme. Le fleuve produit encore des lis, semblables à des roses; leurs fruits sortent de la racine dans des calices à part qui ont des alvéoles de même que des nids de guêpes; ils sont comestibles et gros comme des noyaux d'olive; on les consomme verts ou desséchés. Le byblus est une plante annuelle; les Egyptiens l'arrachent aussi des marais et en coupent la partie supérieure pour divers usages : ce qui reste du pied, long d'une coudée, ils le mangent ou le vendent. Pour avoir un bon byblus, il faut le faire cuire à l'étouffée dans un fourneau chauffé jusqu'au rouge; c'est ainsi qu'on le sert. Plusieurs habitants du marais ne vivent que de poissons; ils les pêchent, les vident, les font sécher au soleil et les mangent en cet état.

XCIII. Les poissons qui vont par bandes sont rares dans le fleuve; ils vivent dans les marais, et, quand ils éprouvent le désir de se reproduire, ils nagent en foule à la mer. Les mâles ouvrent la marche, jetant çà et là leur semence; les femelles, qui les suivent, l'absorbent et deviennent pleines. Après qu'elles ont été ainsi fécondées dans la mer, elles reprennent le chemin de leur demeure accoutumée; mais les mâles ne les conduisent plus; elles mêmes nagent en avant; elles sont à la tête et en troupe, comme les mâles précédemment. En nageant, elles pondent leurs œufs, de la grosseur des moindres grains de millet; viennent derrière elles les mâles, qui avalent ces petits grains. Or, ces grains sont des poissons; ceux qui ne sont point dévorés profitent, et des poissons en naissent. Dans le voyage à la mer, les poissons que l'on prend ont la tête meurtrie du côté gauche; ceux que l'on pêche au retour l'ont meurtrie du côté droit. Voici pourquoi : en partant, ils ne quittent pas la côte, et appuient à gauche; en revenant, ils appuient à droite, rasant la terre, effleurant le rivage le plus qu'ils peuvent, de peur que le flot ne les entraîne loin de leur route. Lorsque la crue du Nil commence, il remplit d'abord les bas-fonds et les terrains des rives, que ses infiltrations rendent marécageux. Tout cela est bientôt plein, et aussitôt les petits poissons y foisonnent. Je crois comprendre d'où, vraisemblablement, ils proviennent. L'année précédente, quand le fleuve s'est retiré, les femelles, qui avaient déposé leurs œufs dans la vase, s'en sont allées avec les dernières ondes : ensuite le temps se passe, l'eau revient, et au même instant, de ces œufs naissent des petits. Voilà tout ce qui concerne les poissons.

XCIV. Ceux des Egyptiens qui habitent au bord des marais, font usage de l'onguent qu'ils extraient du fruit du sillicypria, et qu'ils nomment Cici. Voici comment ils l'obtiennent : ils sèment sur les bords des canaux et des lacs les sillicyprias, qui, chez les Grecs, viennent spontanément, à l'état sauvage. Ceux qu'on a semés en Egypte portent beaucoup de fruits, mais d'une mauvaise odeur. Après la récolte, les uns les conservent et en expriment l'huile; d'autres, après les avoir débarrassés de toute humidité, en font une décoction et recueillent le liquide qu'elle produit. C'est un corps gras, non moins propre que l'huile d'olive à l'usage de la lampe; mais il a une odeur insupportable.

XCV. Contre les cousins, qui sont innombrables, les Egyptiens ont divers expédients; ceux qui demeurent au-dessus des marais se bâtissent des tours au haut desquelles ils montent pour se coucher : car les cousins, à cause du vent, ne peuvent voler qu'à rase terre. Ceux qui habitent les marais substituent aux tours une autre invention : tout homme, chez eux, est pourvu d'un filet; le jour, il s'en sert pour pêcher des poissons; la nuit, il en enveloppe la couche sur laquelle il repose, et puis il se glisse sous le filet et s'endort. Les cousins, s'il dormait dans son manteau ou sa robe de lin, le mordraient à travers; ils n'essayeraient même pas de le mordre au travers du filet.

XCVI. Les barques des Egyptiens, celles qu'ils emploient au transport des marchandises, sont faites d'acacia, arbre qui ressemble, par sa forme, au lotus de Cyrène, et dont les larmes sont de la gomme. De cet acacia, donc, ils coupent des planches longues de deux coudées, et les assemblent à la manière des briques : pour consolider cet assemblage et lui donner la forme d'un vaisseau, ils les traversent de longues et fortes chevilles qui les attachent les unes aux autres. Lorsqu'ils les ont ainsi ajustées en forme de navire, ils en

façonnent le pont au moyen de poutres transversales; ils ne font point de côtes pour soutenir les flancs, mais intérieurement ils calfatent les jointûres avec du byblus. Ils n'y adaptent qu'un gouvernail qui traverse la quille; le mât est d'acacia, les voiles sont de byblus. Les barques ne peuvent naviguer en remontant le fleuve, à moins qu'un vent violent ne souffle; on les remorque du rivage. Voici comme on les manœuvre : quand elles suivent le courant, on a une claie de tamaris doublée d'une natte de roseaux; on a une pierre trouée du poids d'au moins deux talents; on attache à l'avant, au moyen d'un câble, la claie qu'on laisse flotter au gré de l'eau, et à l'arrière la pierre, au moyen d'un autre câble. La claie suit le fil de l'eau, marche rapidement et entraîne la barque; la pierre, tirée par la poupe, touche le fond du fleuve et modère le mouvement. Ils ont un grand nombre de barques; quelques-unes portent plusieurs milliers de talents.

XCVII. Quand le Nil est débordé, les villes seules paraissent au-dessus de l'eau, tout à fait semblables aux îles de la mer Egée. Le reste de l'Égypte est devenu une mer; les villes seules dominant. Alors on fait les trajets, non en suivant le lit du fleuve, mais à travers champs. Pour aller de Naucratis à Memphis, on passe au pied des pyramides, et ce n'est pas le chemin ordinaire, car on s'y rend par la pointe du Delta et la ville de Cercasore. De la mer et de Canope à Naucratis, en naviguant à travers les plaines, tu passeras par la ville d'Anthylla et par celle qu'on nomme Archandropolis .

XCVIII. Parmi ces villes, Anthylla, d'ailleurs remarquable, a été choisie pour approvisionner de chaussures la femme du roi régnant. Cet usage existe depuis que l'Égypte est soumise aux Perses. L'autre me semble tenir son nom du gendre de Danaüs, Archandre, fils de Phthie, fils d'Achée. En effet, elle se nomme la ville d'Archandre. A supposer qu'il y ait un second Archandre, ce nom n'est toujours pas égyptien.

XCIX. Jusqu'ici j'ai parlé d'après ce que j'ai vu ou d'après mon opinion, et les renseignements que j'ai recueillis; désormais je répéterai les récits des Égyptiens comme je les ai entendus. J'y ajouterai, toutefois, ce que j'aurai pu observer par moi-même. Les prêtres m'ont dit que Ménès, premier roi d'Égypte, avait protégé par des digues le territoire de Memphis. Auparavant, le fleuve s'étendait jusqu'à la montagne de sable du côté de la Libye. Ménès combla de terre, à cent stades au-dessus de Memphis, le bras du Nil qui se dirigeait vers le midi, mit à sec le vieux lit que les eaux avaient creusé, et les força de couler au milieu de la vallée. Maintenant, encore, ce bras détourné est, de la part des Perses, l'objet d'une surveillance très-active; chaque année ils fortifient la digue : car, si le fleuve venait à la rompre et à la franchir, Memphis courrait le danger d'être submergée tout entière. Lorsque le terrain mis à sec par ce Ménès, premier roi, fut un sol ferme, d'une part il y bâtit cette ville qui est aujourd'hui Memphis (elle est dans le plus étroit défilé de l'Égypte), puis il l'entoura, au nord et à l'ouest, d'un lac artificiel communiquant avec le fleuve, qui lui-même clôt la ville à l'est; d'autre part, il érigea le temple de Vulcain, vaste et digne d'admiration.

C. Les prêtres m'ont ensuite énuméré, d'après un livre, trois cent trente noms d'autres rois, successeurs de Ménès. Dans cette longue suite de générations, il y eut dix-huit rois éthiopiens et une reine de naissance égyptienne, de même que tout le reste des rois. Elle se nommait Nitocris, comme l'une des reines de Babylone; son frère, m'ont-ils dit, régnant avant elle fut tué par les Égyptiens, qui donnèrent la royauté à Nitocris. Après quoi, pour venger le roi défunt, elle fit périr par artifice un grand nombre de ses sujets. Ayant fait construire un vaste appartement souterrain, elle invita sous prétexte de l'inaugurer, mais avec d'autres desseins, ceux qu'elle savait surtout coupables du meurtre; elle leur donna un banquet splendide, et, pendant qu'ils festoyaient, elle fit arriver sur eux le fleuve par un long conduit secret. Voilà ce qu'ils m'ont raconté d'elle, ajoutant que, lorsqu'elle eut assouvi sa vengeance, elle se jeta dans une chambre pleine de cendres, afin d'échapper au châtement.

CI. Ils ne m'ont donné aucune indication des travaux des autres rois, et ne m'ont point dit qu'ils eussent rien fait d'éclatant, hormis un seul, le dernier de tous, Moëris. Celui-ci

construisit les admirables portiques de Vulcain, ceux du nord; il creusa un lac dont le circuit a le nombre de stades que plus tard j'énoncerai; dans ce lac il éleva des pyramides dont je donnerai les dimensions en même temps que celles du lac lui-même. Voilà ce qu'a laissé ce roi; les autres, rien.

CII. Laissons donc de côté tous ces rois; je ferai mention de celui qui vint après eux, et dont le nom est Sésostri. Selon les prêtres, le premier il sortit du golfe arabe avec des vaisseaux de guerre; il subjuga toutes les nations que baigne la mer Rouge; et, en continuant de naviguer, il parvint en des parages où sa flotte ne put avancer à cause des bas-fonds. De là il revint en Egypte; il y leva, s'il faut en croire les prêtres, une armée nombreuse; il la poussa au travers du continent; il soumit, tous les peuples qu'il trouva sur son passage. Chez les nations les plus vaillantes, ont-ils ajouté, chez celles qui désirèrent conserver leur liberté, le vainqueur éleva des colonnes indiquant, par des inscriptions, son propre nom et celui de sa patrie, et constatant qu'elles avaient été réduites par la force. Dans les villes qu'il prit facilement sans combattre, il érigea aussi des colonnes semblables à celles des contrées viriles; mais outre les inscriptions il y grava les parties secrètes de la femme, afin de rendre manifeste que ses adversaires avaient manqué de courage.

CIII. De conquête en conquête, il parcourut le continent et passa d'Asie en Europe, où il subjuga les Scythes et les Thraces. L'armée égyptienne me paraît avoir pénétré jusqu'en ces deux contrées, mais pas plus loin. Car on y voit des colonnes élevées par Sésostri, mais on n'en trouve point au delà. De cette limite, il rebroussa chemin, et, lorsqu'il fut revenu au Phare, une partie des siens demeura sur ce fleuve, soit (je ne puis le dire exactement) que le roi Sésostri, les ayant détachés de son armée, leur eût donné ce pays à coloniser, soit qu'ils eussent pris cette résolution d'eux-mêmes, fatigués de leurs longues courses.

CIV. Les habitants de la Colchide sont évidemment Egyptiens; je m'étais déjà formé cette opinion avant de l'entendre dire par autrui; comme j'avais ce sujet à cœur, j'ai interrogé les deux peuples. Les Colchidiens se souvenaient plus des Egyptiens que ceux-ci des premiers. Cependant les Egyptiens disaient que, dans leur opinion, les Colchidiens faisaient partie de l'armée de Sésostri. Je fondais cette conjecture sur ce que ces derniers sont noirs et ont les cheveux crépus; mais cette circonstance n'était pas une preuve décisive, puisque d'autres peuples sont de même; je la fortifiai donc de cette autre : seules de tous les hommes, les Colchidiens, les Egyptiens et les Ethiopiens ont dès l'origine été circoncis. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine eux-mêmes avouent que les Egyptiens leur ont appris cette pratique, tandis que les Syriens du Thermodon et du fleuve Parthénie, et leurs voisins les Macrons, disent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens. Les peuples que je viens d'énumérer sont de tous hommes les seuls qui pratiquent la circoncision, et il est visible qu'en cela ils imitent les Egyptiens. Mais de ceux-ci et des Ethiopiens je ne puis dire lesquels ont transmis aux autres cet usage, évidemment très-ancien des deux côtés. Ceux qui se mêlèrent aux Egyptiens l'apprirent d'eux, et ce qui le prouve, c'est que tous les Phéniciens qui ont commerce avec les Grecs cessent de circoncire leurs enfants et de prendre exemple en cela sur l'Egypte.

CV. J'ajouterai, sur les Colchidiens, en quoi ils ressemblent encore aux Egyptiens. Ces deux peuples sont les seuls qui fassent des tissus de lin de la même manière. Le genre de vie, la langue, sont les mêmes dans les deux contrées; toutefois les Grecs appellent sardonique le lin de la Colchide, et égyptien celui qui vient de l'Egypte.

CVI. La plupart des colonnes que le roi Sésostri a dressées en diverses contrées ne subsistent plus; mais dans la Palestine syrienne, j'en ai vu moi-même, ainsi que les inscriptions dont j'ai parlé et les parties secrètes de la femme. Il y a aussi en Ionie deux images de ce guerrier, sculptées dans le roc : l'une est sur le chemin d'Ephèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Des deux côtés, l'homme est représenté haut de cinq spithames, ayant dans la main droite une lance, dans la gauche un arc; le reste de l'équipement à l'avenant, car il tient de l'égyptien et de l'éthiopien; d'une épaupe à l'autre,

sur la poitrine, sont gravés des caractères hiéroglyphiques d'Egypte dont voici le sens: "Moi, j'ai acquis ces contrées par la force de mon bras." Quel il est, quelle est sa patrie ? rien là ne le rend évident; ailleurs, on ne peut s'y tromper. Quelques-uns, ayant vu ces deux images et la statue de Memnon, ont pensé qu'elles représentent ce dernier; mais ils se sont écartés grandement de la vérité.

CVII. Selon le récit des prêtres, Sésostris, à son retour, avec beaucoup d'hommes des contrées qu'il avait subjuguées, arriva près de Péluse, à Daphné, où son frère, à qui il avait confié l'Egypte, lui offrit, ainsi qu'à ses fils, l'hospitalité. Or, autour de la maison, du bois était amoncelé, et l'on y mit le feu. Sésostris était accompagné de sa femme et elle lui conseilla d'étendre sur le bûcher deux de ses fils, d'en faire un pont au-dessus du brasier, de passer sur leurs corps et de s'échapper. Sésostris fit ce qu'elle lui suggéra; deux de ses fils périrent ainsi; les autres, avec leur père, sauvèrent leur vie.

CVIII. Sésostris, rentré en Egypte, punit son frère; et il utilisa la multitude qu'il avait amenée des pays conquis en lui faisant tirer les énormes pierres qui, sous ce roi, ont été transportées au temple de Vulcain. Il ordonna ensuite à ces captifs de creuser tous les canaux qui maintenant existent en Egypte; ceux-ci, bon gré mal gré, rendirent donc cette contrée impraticable pour les chevaux et les chars qui, auparavant, la parcouraient en tous les sens. Car, depuis ce temps, l'Egypte, quoique plate, n'a plus ni chevaux ni chars. Les nombreux canaux et leurs détours divers en sont la cause. Voici par quel motif le roi se décida à couper ainsi son territoire. Les Egyptiens qui habitaient des villes, non sur le fleuve, mais dans l'intérieur des terres, ne puisant point dans le Nil et manquant d'eau, faisaient usage des breuvages saumâtres qu'ils trouvaient dans leurs puits. C'est pour y remédier que l'Egypte fut coupée de quantité de canaux.

CIX. Les prêtres m'ont dit encore que ce roi partagea la contrée entre tous les Egyptiens, donnant à chacun un égal carré de terre; qu'il établit en conséquence ses revenus, fixant la redevance à payer par chacun annuellement. Si le fleuve venait à emporter quelque partie de l'héritage d'un habitant, celui-ci allait trouver le roi et lui déclarait ce qui était advenu. Sésostris alors envoyait des inspecteurs pour mesurer de combien le champ était diminué, afin que l'impôt fût réduit et perçu en proportion de ce qu'il en restait. Il me semble que la géométrie, ayant été inventée à cette occasion, passa d'Egypte en Grèce. Quant au cadran solaire, au gnomon et aux douze divisions du jour, les Grecs les ont reçus des Babyloniens.

CX. Ce roi fut le seul Egyptien qui régna sur l'Ethiopie ; il a laissé, comme monuments, les statues de pierre qu'on voit devant le temple de Vulcain, la sienne propre, celle de sa femme, toutes deux de trente coudées, et celles de ses quatre fils, chacune de vingt coudées. Le prêtre de Vulcain, longtemps après, ne souffrit pas que Darius élevât sa statue en avant de celles-là disant que le Perse n'avait point accompli d'aussi grandes actions que l'Egyptien : "Car, ajouta-t-il, Sésostris a conquis autant de nations que le roi, et, en outre, les Scythes, que celui-ci n'a pu vaincre. Il n'est donc point juste que Darius érige sa statue en avant de celle d'un homme qu'il n'a point surpassé par ses exploits." Les prêtres disent que Darius pardonna ce discours.

CXI. Selon eux, à la mort de Sésostris, son fils Phéron hérita de la royauté; ce roi n'entreprit aucune expédition, et il lui arriva de devenir aveugle dans les circonstances que je vais dire : le fleuve s'était accru beaucoup plus qu'il ne le faisait alors, au delà de dix-huit coudées, et avait inondé les champs, quand une tempête l'agita et le rendit houleux. Or le roi, transporté d'une fureur insensée, saisit une javeline et la lança au milieu des tourbillons du fleuve. Soudain ses yeux s'obscurcirent et il fut bientôt aveugle. Il le fut pendant dix ans; la onzième année, un oracle de Buto lui fut rapporté et lui annonça que le temps de la punition était écoulé, qu'il recouvrerait la vue en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'aurait eu commerce qu'avec son mari, n'ayant point connu d'autre homme. Il fit d'abord l'épreuve de sa femme, puis ensuite, comme il continuait de ne point voir, de toutes les femmes, tour à tour, jusqu'à ce qu'il fut guéri. Alors, il réunit dans une

ville qu'on appelle maintenant Irythrébole, toutes les femmes qu'il avait éprouvées, hormis celle dont l'urine, après qu'il s'en était lavé, lui avait rendu la vue. Lorsqu'elles y furent toutes renfermées, il les brûla avec la ville, et prit pour femme celle dont l'urine lui avait rendu la vue. Dès qu'il fut délivré de sa cécité, il consacra diverses offrandes dans tous les temples célèbres, et (ce qui mérite le plus d'attention) dans le temple du Soleil d'admirables ouvrages : deux obélisques, tous les deux, d'une seule pierre, tous les deux hauts de cent coudées, larges de huit.

CXII. Les prêtres m'ont dit qu'un homme de Memphis dont le nom, en langue grecque, serait Protée, avait succédé à Phéron. L'enclos qui lui est consacré existe encore à Memphis, au sud-est du temple de Vulcain; il est remarquablement beau et magnifiquement orné. A l'entour demeurent les Phéniciens de Tyr, et ce quartier est appelé le camp des Tyriens. On voit, dans l'enclos de Protée, un temple dédié à Vénus-Etrangère; je présume que ce temple est celui d'Hélène, fille de Tyndare, à cause de la tradition qui m'a été rapportée qu'Hélène aurait vécu chez Protée, et aussi à cause de ce nom de Vénus-Etrangère; en effet, en aucun des temples de Vénus, cette déesse n'est surnommée étrangère.

CXIII. Lorsque j'ai questionné les prêtres sur Hélène, ils m'ont fait ce récit : Alexandre, l'ayant enlevée de Sparte, reprit la mer pour retourner à Ilion; mais, comme il naviguait dans la mer Egée, des vents impétueux le jetèrent en vue de l'Egypte. De là, car la tempête ne s'apaisait point, il gagna la côte, et pénétra jusqu'aux séchoirs de la bouche du Nil qu'on appelle maintenant Canopienne. Il y avait alors sur le rivage, et il existe encore aujourd'hui, un temple d'Hercule, où il n'était plus permis de saisir l'esclave fugitif de n'importe quel maître, s'il recevait les stigmates divins et se donnait au dieu; cette loi subsiste de mon temps, comme à l'origine. Or, les serviteurs d'Alexandre, ayant appris le privilège attaché à ce temple, se soulevèrent, y entrèrent et s'assirent comme suppliants du dieu; de plus ils accusèrent Alexandre, avec l'intention de le perdre, et ils racontèrent sa conduite à l'égard d'Hélène, son injustice envers Ménélas. Ils portèrent cette accusation devant les prêtres et devant le gardien de cette bouche du Nil, dont le nom était Thonis.

CXIV. Thonis, après les avoir entendus, envoya soudain à Memphis, pour Protée, un message conçu en ces termes : "Un étranger de race teucienne est arrivé, ayant commis en Grèce une action impie : car il a séduit la femme de son hôte, et c'est tandis qu'il l'emmenait avec de nombreux trésors, qu'il a été poussé sur cette terre, par la violence des vents. Que ferons nous ? Le laisserons-nous partir impuni, ou saisirons-nous tout ce qu'il avait en venant ?" Or Protée répondit : "Prenez cet homme, quel qu'il soit, qui a commis envers son hôte une action impie, et envoyez-le-moi, afin que je sache ce que lui-même pourra dire."

CXV. Thonis, ayant reçu ces ordres, prit Alexandre, retint ses vaisseaux et fit partir avec lui, pour Memphis, Hélène et les trésors, et en outre les suppliants. Protée demanda à Alexandre qui il était et d'où il venait; celui-ci lui énuméra ses ancêtres, lui dit le nom de son père et lui raconta sa navigation, à commencer par le lieu où il avait mis à la voile. Mais Protée insista pour savoir d'où il amenait Hélène; comme il s'égarait dans ses explications et ne disait pas la vérité, les suppliants présents à l'entrevue le réfutèrent et firent le récit exact de son crime. Enfin le roi prononça ce jugement : "Si je ne croyais pas qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun des étrangers que les vents détournent de leur course et amènent en mon pays, je te punirais au nom de ce Grec, toi le plus méchant des hommes, qui, admis chez lui comme hôte, t'es rendu coupable envers lui de l'action la plus criminelle; tu t'es approché de la femme de ton hôte, et cela ne t'a pas suffi; tu l'as enlevée et tu t'es mis en route avec elle comme un larron, et cela ne t'a point suffi; tu arrives, enrichi par le pillage de la maison de ton hôte. Toutefois, parce que je crois qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun étranger, tu vivras; mais je ne te permettrai d'emmener ni cette femme. ni ses trésors; je les garderai pour l'hôte grec, jusqu'à ce qu'il veuille les venir chercher. Pour toi et tes compagnons, je vous ordonne d'aller, sous trois

jours, de ce pays en n'importe quel autre; sinon vous serez traités en ennemis."

CXVI. Tel est le récit que m'ont fait les prêtres sur le séjour d'Hélène chez Protée; il me semble, à moi, qu'Homère en a eu connaissance, mais il n'était pas aussi convenable à l'épopée que l'autre dont il s'est servi; il l'a donc rejeté, tout en laissant voir qu'il le savait pareillement. On n'en peut douter, à la manière dont il a décrit dans l'Iliade (et nulle part ailleurs il ne s'est repris) les courses errantes d'Alexandre, quand, emmenant Hélène, il fut entraîné au loin et prit terre à Sidon, en Phénicie : c'est à propos de la vaillance de Diomède; et voici les vers : "C'est là que reposent les voiles artistement variés, œuvres des femmes de Sidon, que Pâris lui-même amena de la Phénicie, lorsque, sillonnant la mer, il suivit ce chemin pour amener dans Iliion la noble Hélène." Il y a un autre souvenir, dans l'Odyssée; voici les vers : "La petite-fille de Jupiter possède cette bienfaisante liqueur que lui donna Polydamne, épouse de Thos d'Egypte, où la terre produit en abondance des baumes, les uns salutaires, les autres nuisibles." Et en voici d'autres où Ménélas dit à Télémaque : "Malgré mon impatience de revoir ma patrie, les dieux me retinrent encore en Egypte, où j'avais négligé de leur sacrifier de complètes hécatombes." Il est visible, par ces vers, qu'il connaissait l'excursion d'Alexandre en Egypte, car la Syrie est limitrophe de l'Egypte, et les Phéniciens, à qui est Sidon, demeurent en Syrie.

CXVII. Ces vers, et le premier passage, démontrent, non faiblement, mais d'une manière convaincante, qu'Homère n'est point l'auteur des vers cypriens, et qu'ils sont d'un autre poète. En effet, il est dit en ces poèmes qu'Alexandre, après avoir enlevé de Sparte Hélène, revint à Iliion le troisième jour, secondé par un vent favorable et par une mer paisible. L'Iliade, au contraire, rapporte comme en l'emmenant il erra sur les flots; mais à Homère et aux vers cypriens, salut.

CXVIII. Lorsque j'ai demandé aux prêtres si, au sujet des événements du siège d'Iliion, les Grecs faisaient ou non un récit digne de foi, voici ce qu'ils m'ont répondu, affirmant que Ménélas lui-même les en avait informés. Après le rapt d'Hélène, une nombreuse armée grecque se rendit en Troade pour aider Ménélas; elle débarqua, elle établit son camp et elle envoya dans Iliion des députés, parmi lesquels était ce roi. Ceux-ci entrent dans la ville, réclament Hélène et les trésors qu'avec elle Alexandre a ravis, et demandent satisfaction de ces iniquités. Or, les Troyens, à ce moment, et plus tard, affirmèrent toujours la même chose, soit simplement, soit en prononçant des serments solennels, savoir : qu'ils n'avaient ni : Hélène ni les trésors; que tout cela était en Egypte, et qu'ils ne pouvaient équitablement donner satisfaction pour ce que retenait le roi Protée. Les Grecs crurent que les Troyens les raillaient; ils assiégèrent la ville et la prirent; mais Hélène ne fut point trouvée par ceux qui avaient forcé les remparts, et ils entendirent la même explication que dès l'origine; alors les vainqueurs furent convaincus, et ils envoyèrent Ménélas chez Protée.

CXIX. A son arrivée en Egypte, Ménélas remonta jusqu'à Memphis et raconta les faits dans toute leur vérité; il reçut de nombreux présents; il reprit Hélène, qui n'avait souffert aucun mal, et en outre tous les trésors. Toutefois, après avoir tant obtenu, Ménélas fut injuste à l'égard des Egyptiens. En effet, comme il voulait mettre à la voile, l'état de la mer l'en empêcha; au bout d'un certain temps, il eut recours à un expédient impie, il saisit deux enfants des hommes de la contrée, et les sacrifia; ensuite, comme il fut convaincu d'avoir commis cette action coupable, on le prit en haine, on le poursuivit; il s'échappa et se rendit en Libye avec ses vaisseaux. Les Egyptiens ne peuvent dire où, de là, il finit par se retirer; mais ils déclarent que de ces événements, les uns leur ont été transmis par témoignages, et qu'ils parlent des autres avec certitude, puisque leur pays en a été le théâtre.

CXX. Voilà donc ce que m'ont dit les prêtres égyptiens; pour moi, j'adhère à leur récit concernant Hélène, et j'y ajoute cette réflexion. Si Hélène avait été emmenée à Iliion, certes elle eût été rendue aux Grecs du consentement ou contre le gré d'Alexandre. En effet, ni Priam ni ses proches n'auraient été insensés au point de vouloir mettre en péril leurs personnes, leurs enfants, leur cité, pour qu'Alexandre restât en possession d'Hélène.

En admettant que leur premier mouvement les eût portés à résister, lorsque, dans leurs rencontres avec les Grecs, beaucoup de Troyens eurent succombé, lorsqu'il n'y eut point de bataille (s'il faut s'appuyer sur le témoignage d'épopées) sans que Priam perdit au moins deux ou trois de ses fils, lorsque telles furent les chances de la guerre, je crois que, quand Priam lui-même eût été le séducteur d'Hélène, il se fût empressé de la rendre aux Atrides, afin de se délivrer de tant de calamités. Jamais la royauté n'eût été dévolue à Alexandre, quel que fût le grand âge de son père, les affaires n'eussent point reposé sur lui; Hector, son aîné, doué de plus de vaillance, devait, à la mort de Priam, lui succéder; ce n'est point ce héros qui eût prêté les mains à l'injustice de son frère, surtout lorsque, à cause de ce dernier, lui-même et les autres Troyens étaient accablés par l'infortune. Mais il n'était pas en leur pouvoir de rendre Hélène, et les Grecs ne les crurent pas, quoiqu'ils dissent la vérité. Une divinité, s'il faut faire connaître mon opinion, avait tout préparé, de telle sorte qu'Illion, périssant de fond en comble, rendit évident pour tous les humains qu'aux grandes iniquités les dieux réservent de grands châtiments. Voilà quelle est mon opinion sur ces faits.

CXXI. 1. Selon les prêtres, à Protée succéda Rhampsinite, qui laissa comme monument le portique du temple de Vulcain, qui regarde l'ouest. En face du portique, il érigea deux statues hautes de vingt-cinq coudées ; les Egyptiens appellent Été celle qui est placée au nord ; Hiver celle du midi ; ils adorent la statue de l'été et lui rendent des honneurs ; ils font le contraire à l'autre. Ce roi posséda une immense somme d'argent, telle qu'aucun de ceux qui lui ont succédé n'a pu la surpasser ni même l'atteindre. Or, il voulut thésauriser en toute sécurité ; il fit donc bâtir en pierres de taille une chambre dont l'un des murs était une partie de l'enceinte du palais ; de son côté, le constructeur, complotant contre ses richesses, imagina de disposer l'une des pierres du mur de telle sorte que deux hommes, ou même un seul, pussent facilement l'ôter. Dès que la chambre fut achevée, le roi y déposa ses trésors ; le temps s'écoula, et le constructeur, étant près de la fin de sa vie, appela ses fils (car il en avait deux) et leur raconta comment, dans sa prévoyance pour eux, et afin qu'ils eussent abondance de biens, il avait usé d'artifice en bâtissant le trésor du roi. Après leur avoir clairement expliqué comment on pouvait enlever la pierre, il leur en donna les dimensions, et leur dit que, s'ils ne les oubliaient pas, ils seraient les intendants des richesses royales. Il mourut, et les jeunes gens ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre ; ils allèrent la nuit autour du palais ; ils trouvèrent la pierre de la chambre bâtie en dernier lieu ; ils la firent mouvoir aisément, et ils emportèrent une somme considérable.

2. Lorsqu'il arriva au roi d'ouvrir cette chambre, il fut surpris de voir combien il manquait de vases à son trésor ; il n'y avait personne à accuser ; les sceaux étaient intacts et la chambre fermée. Comme, à deux ou trois reprises, le nombre lui en parut diminuer toujours (car les voleurs ne se lassaient pas de piller), il prit ce parti : il ordonna que l'on fabriquât des pièges et qu'on les plaçât autour des vases qui contenaient son argent. Les voleurs vinrent, comme depuis le commencement ; l'un d'eux entra, s'approcha d'un vase et soudain fut pris au piège. Il comprit aussitôt dans quel malheur il était tombé ; il appela donc son frère, lui apprit l'accident et lui enjoignit d'entrer au plus vite. "Coupe-moi la tête, ajouta-t-il, quand l'autre fut près de lui ; car, si je suis vu et reconnu, je te perds en même temps que moi". Le frère sentit qu'il avait raison, et il suivit son conseil, puis, ayant rajusté la pierre, il s'en fut à sa maison avec la tête du défunt.

3. Au point du jour, le roi se rendit à son trésor, et fut stupéfait d'y trouver, dans le piège, le corps du voleur sans sa tête ; la chambre n'offrait aucune marque d'effraction, et l'on n'y apercevait ni entrée ni sortie. Dans l'incertitude où le jeta une telle aventure, il imagina un nouvel expédient : il fit suspendre, le long du mur, le corps du voleur, et, plaçant à l'entour des gardes, il leur commanda de saisir et de lui amener quiconque ils verraient pleurer ou gémir. Pendant que le corps était suspendu, la mère, terriblement exaspérée, s'entretenait avec son fils survivant ; elle finit par lui prescrire de s'ingénier, de délier le cadavre comme il pourrait, et de l'apporter en sa demeure, le menaçant, s'il n'obéissait pas, de le dénoncer

au roi comme le détenteur de ses richesses.

4. Comme sa mère le pressait durement, et qu'il ne gagnait rien sur elle, malgré ses nombreuses instances, il eut recours à ce stratagème : il bâta des ânes ; puis, ayant rempli de vin des outres, il les chargea sur les ânes, qu'ensuite il poussa devant lui. Or, quand il fut en présence des gardes, auprès du corps suspendu, il tira à lui deux ou trois queues d'outres et les dénoua pendant qu'elles vacillaient ; le vin alors de couler, et lui de se frapper la tête à grands cris, comme s'il n'eût su vers quel âne d'abord courir. Les gardes cependant, à l'aspect du vin coulant à flots, se précipitèrent sur le chemin avec des vases pour en recueillir, comme s'il ne se répandait qu'à leur profit. L'homme feignit contre eux tous une grande colère ; il les accabla d'injures ; ensuite, voyant qu'ils le consolait, il fit semblant de s'adoucir et de laisser tomber son courroux. Finalement, il poussa ses ânes hors du chemin et rajusta le chargement, tout en se prenant à causer avec les gardes ; l'un de ceux-ci le plaisanta et s'efforça de le faire rire ; en récompense il leur donna une outre. Ils se couchent aussitôt et ne songent plus qu'à se divertir, s'écriant : "Assieds-toi ; reste à boire avec nous." Il se laisse persuader et demeure avec les gardes, qui lui prodiguent des marques d'amitié ; il ne tarde pas à leur donner une seconde outre. A force d'user de ce breuvage libéralement offert, les gardes s'enivrèrent complètement, et ils s'endormirent au lieu même où ils avaient bu. L'homme saisit le moment, et, la nuit étant venue, il délia le corps de son frère, puis, pour les outrager, il rasa la joue droite de chacun des gardes, chargea le cadavre sur ses ânes et reprit son chemin, ayant exécuté les ordres de sa mère.

5. Le roi, lorsqu'on lui apprit que le corps du voleur avait été enlevé, en fut irrité au dernier point, et voulant de toute manière que celui, quel qu'il fût, qui avait été si habile, fût découvert, il prit, dit-on, des mesures à mon avis tout à fait incroyables : il envoya sa fille dans une maison de débauche ; il lui commanda d'accueillir pareillement tous les hommes, et, avant de se livrer à eux, de les contraindre à lui raconter ce que, dans leur vie, ils avaient fait de plus artificieux et de plus criminel. Celui de qui elle entendrait quelque récit se rapportant aux vols qui avaient été commis, il lui était enjoint de le saisir si bien qu'il ne pût échapper. Tandis qu'elle se conformait aux injonctions de son père, le voleur apprit dans quel but elle menait une telle conduite, et, résolu à vaincre le roi en artifices, il coupa, près de l'épaule, le bras d'un cadavre encore frais, il le plaça sous son manteau, il entra où était la fille du roi, et, lorsqu'elle lui fit la même question qu'aux autres, il lui raconta ce qu'il avait fait de plus criminel ; que son frère, dans le trésor du roi, ayant été pris au piège, il lui avait tranché la tête ; que, plus habile que les gardes, ils les avait enivrés et avait délié le cadavre suspendu de son frère. Celle-ci, dès qu'il eut achevé, le saisit ; mais, dans l'obscurité, le voleur lui avait tendu le bras du mort ; elle le prit, croyant tenir le bras de cet homme, mais il le lui abandonna, gagna la porte et s'enfuit.

6. Lorsque l'on rapporta au roi toutes ces choses, il fut frappé de l'adresse et de l'audace de l'homme. Enfin il envoya dans toutes les villes, et fit proclamer qu'il lui accorderait impunité et bon accueil s'il se présentait devant lui. Le voleur vint plein de confiance ; Rhampsinite l'admira grandement et lui donna sa fille en mariage, comme au plus ingénieux des hommes, estimant que les Egyptiens l'emportaient sur les autres mortels, et lui sur les Egyptiens.

CXXII. Après cela, les prêtres m'ont dit que ce roi descendit vivant au lieu que les Grecs supposent être le séjour de Pluton; que là, il joua aux dés avec Cérès; qu'il la gagna quelquefois et que d'autres fois il fut battu par elle; qu'il revint, ayant reçu de la déesse le présent d'une nappe d'or. A cause de cette descente et après le retour de Rhampsinite, les Egyptiens instituèrent, m'ont-ils dit, une certaine fête, et moi-même je sais que de mon temps ils la célébraient encore; toutefois je ne puis dire si elle a cette origine ou toute autre. Or, ce jour-là, les prêtres, ayant tissu un manteau, bandent avec une ceinture les yeux de l'un des leurs et le mettent, revêtu de ce manteau, sur le chemin qui conduit au temple de Cérès; ensuite ils reviennent. Cependant le prêtre, les yeux bandés, est conduit

par deux loups à ce temple, qui est à deux stades de la ville, et par eux ramené au lieu d'où il était parti.

CXXIII. Que celui qui trouve croyables les récits des Egyptiens en fasse son profit. Pour moi, dans tout le cours de mon récit, je m'attache à rapporter tout ce que j'ai ouï dire de chacun. Les Egyptiens prétendent que Cérès et Bacchus règnent sur les morts. Or, ils sont les premiers qui aient parlé de cette doctrine selon, laquelle l'âme de l'homme est immortelle et, après la destruction du corps, entre toujours en un autre être naissant. Lorsque, disent-ils, elle a parcouru tous les animaux de la terre et de la mer et tous les oiseaux, elle rentre dans un corps humain; le circuit s'accomplit en trois mille années. Il y a des Grecs qui se sont emparés de cette doctrine, comme si elle leur était propre, les uns jadis, d'autres réoemment; je sais leurs noms, mais je ne les écris pas.

CXXIV. Les prêtres m'ont dit encore que, jusqu'à Rhampsinite, l'équité prévalait en Egypte et que la prospérité du pays était grande; mais après lui Chéops régna et l'on eut à souffrir toute espèce de misère. D'abord, il ferma tous les temples et défendit d'offrir des sacrifices; ensuite, il força les Egyptiens de travailler pour lui. A quelques-uns, il donna pour tâche de tirer, jusqu'au Nil, des pierres qu'ils extrayaient de la montagne arabique; à d'autres il prescrivit de passer en barques ces pierres et de les conduire à la montagne libyque. Ils travaillaient sans relâche, au nombre de cent mille hommes, que l'on relevait tous les trois mois. Le peuple accablé employa dix ans à construire le chemin par lequel on transportait les pierres, œuvre, à ce qu'il me semble, à peine moindre que la pyramide, car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix brasses et sa grande hauteur de huit brasses; il est fait de pierres de taille, ornées de figures sculptées. A ce chemin on employa donc dix années, pendant lesquelles on fit, en outre, les chambres souterraines, creusées dans la colline où sont les pyramides. Ces chambres, destinées à la sépulture de Chéops, se trouvèrent le dans une île, au moyen de canaux alimentés par l'eau du fleuve. Il fallut vingt années pour la pyramide elle-même; elle est quadrangulaire, chacune de ses faces a huit plèthres à la base; sa hauteur est pareillement de huit plèthres; elle est toute en pierres de taille parfaitement ajustées; nulle des pierres n'a moins de trente pieds.

CXXV. Cette pyramide a été faite comme je vais dire, en gradin, que les uns nomment échelons, et d'autres petits autels. Lorsque l'on eut construit la base, on éleva le reste des pierres, à l'aide de machines fabriquées avec de courtes pièces de bois; la force d'une machine agissait d'abord depuis le sol jusqu'au plateau du premier gradin; on y transportait la pierre que l'on posait sur une seconde machine, qui s'y trouvait fixée. De là elle était montée sur le second gradin, et sur une troisième machine. Autant il y avait de rangées de gradins, autant il y avait de machines. Il est possible cependant qu'il n'y eût qu'une seule machine portative : en ce cas, on la montait de gradin en gradin, après y avoir élevé la pierre. Car il faut que je rapporte les deux procédés, comme ils m'ont été dits. Le sommet de la pyramide fut achevé avant le reste; on donna ensuite la dernière main au gradin suivant, et l'on termina par le plus bas, par celui qui touchait au sol. On a marqué en caractères égyptien, sur la pyramide, pour combien les ouvriers ont consommé d'aulx, d'oignons et de persil. Autant que je puis m'en souvenir, l'inscription, que l'interprète m'a expliquée, signifie que la la somme s'élève à seize cent talents d'argent. Si ces choses ont autant coûté, que n'a-t-on pas dépensé en outils de fer, en vivres et en vêtements, durant le temps employé à bâtir, qui a été ce que j'ai dit, outre, comme je le pense, celui, non médiocrement long, qu'il a fallu pour tailler les pierres, les conduire et faire sous terre les excavations?

CXXVI. Chéops en vint à un tel degré de dépravation, que, manquant d'argent, il fit, dit-on, entrer sa fille dans une maison de débauche, lui ordonnant de gagner une certaine somme; les prêtres ne m'ont pas dit combien. Elle obéit; elle amassa la somme fixée par son père; et de plus, elle eut l'idée de laisser un monument à elle propre; elle demanda donc, à chacun de ceux qui l'approchaient, le don d'une pierre. De ces pierres, on prétend que fut bâtie celle des pyramides qui est au milieu des trois, un peu en avant de la plus

grande, et qui a, sur chaque côté, un plèthre et demi à la base.

CXXVII. Chéops, au rapport des Égyptiens, régna cinquante ans; après sa mort son frère Chéphren hérita de la royauté et se comporta comme lui en toutes choses; il bâtit une pyramide moindre, par ses dimensions, que celle du feu roi; je l'ai moi-même mesurée; elle n'a ni chambres souterraines, ni canaux qui conduisent jusqu'à ses pieds l'eau du fleuve, comme cela a lieu pour l'autre, où des dérivations du Nil forment une île dans laquelle on dit que gît le corps de Chéops. Après avoir élevé le premier gradin en pierres marbrées d'Ethiopie, il donna à la pyramide quarante pieds d'élévation de moins qu'à la première, dont elle est peu éloignée; toutes les deux sont sur le même plateau, dont la hauteur est d'environ cent pieds. Selon les prêtres, Chéphren a régné cinquante-six ans..

CXXVIII. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Egyptiens souffrirent toute espèce de misère; les temples, durant tout ce temps, furent fermés, on ne les ouvrit pas un seul instant. Le peuple, dans sa haine pour ces rois, évite de les nommer : il appelle les pyramides, pyramides de Philiton; c'est le nom d'un pâtre qui alors paissait en cet endroit ses troupeaux.

CXXIX. Après Chéphren, les prêtres m'ont dit que Mycérinus, fils de Chéops, monta sur le trône. Les actions de son père ne lui étaient point agréables, Il rouvrit les temples, il renvoya le peuple, réduit aux dernières extrémités de la souffrance, à ses fêtes religieuses et à ses travaux; enfin il rendit la justice avec plus d'équité qu'aucun des précédents rois. On le loue à ce sujet plus que tous ceux qui ont régné sur l'Egypte : car non-seulement il jugeait bien, mais à celui qui se plaignait de sa décision, il faisait quelque présent qui apaisait son mécontentement. Cependant ce Mycérinus, si doux, si attentif à s'occuper du bonheur des Egyptiens, fut assailli par des calamités qui commencèrent par la mort de sa fille. C'était le seul enfant qu'il eût en ses demeures; il ressentit du coup qui le frappait une douleur extrême, et, voulant ensevelir sa fille avec plus d'éclat qu'aucune autre, il fit faire une génisse en bois creux que l'on dora, et dans ses flancs il étendit sa fille morte.

CXXX. Cette génisse ne fut point enterrée; encore de mon temps, on la voyait à Saïs en la demeure royale, dans une chambre richement ornée : près d'elle des parfums de toute sorte brûlaient chaque jour, et pendant la nuit entière une lampe était allumée. Non loin de cette génisse, dans une autre chambre, sont exposées les images des concubines de Mycérinus, à ce que m'ont dit les prêtres de Saïs. Véritablement, il y a là vingt grandes statues de bois, représentant des femmes nues; qui sont-elles ? Je n'en puis dire que ce que l'on m'a raconté.

CXXXI. Quelques-uns, au sujet de cette génisse et de ces statues colossales, font ce récit : Mycérinus aurait désiré sa fille et se serait uni à elle, malgré sa résistance : ensuite l'enfant se serait étranglée de désespoir, puis il l'aurait ensevelie dans la génisse; et la reine aurait coupé les mains des suivantes qui avaient livré la jeune fille à son père. Maintenant, leurs images ont été traitées comme elles-mêmes l'avaient été de leur vivant. Selon moi, ceux qui font ce conte tiennent de vains propos d'un bout à l'autre, et surtout au sujet des mains des statues, car nous les avons vues nous-mêmes; elles ont perdu par l'action du temps leurs mains, qui gisent encore auprès d'elles.

CXXXII. La génisse a le corps couvert d'une housse de pourpre, hormis le cou et la tête, qui sont plaqués d'épaisses lames d'or; entre ses cornes brille le cercle du soleil, imité en or; elle ne se tient pas droite, mais sur les genoux; sa taille est celle d'une grande vache vivante. On la fait sortir de sa chambre, où elle est placée, tous les ans, le jour de la fête pendant laquelle les Egyptiens se frappent pour le dieu que je n'ai point nommé, lorsque j'en aurais eu l'occasion. Alors donc, on conduit cette génisse au grand jour, parce que, dit-on, la fille de Mycérinus, en mourant, lui a demandé de voir le soleil une fois chaque année.

CXXXIII. Après la mort de sa fille, voici le second malheur qui atteignit le roi : un oracle lui vint de la ville de Buto, déclarant qu'il n'avait plus que six ans à vivre et que la septième année il mourrait. Il en fut cruellement affligé, et il envoya des reproches à l'oracle, se

plaignant de ce que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, perdu le souvenir des dieux, opprimé les hommes, avaient longtemps vécu, tandis que lui, religieux comme il était, devait si promptement périr. Le second message de l'oracle répondit qu'à cause de cela même sa vie serait abrégée; qu'il n'avait point fait ce qu'il avait à faire; que l'Egypte aurait dû souffrir cent cinquante ans; que les deux rois ses prédécesseurs l'avaient compris, et lui non. Mycérinus, à ces paroles, se vit condamné; il fit fabriquer une multitude de lampes pour les allumer à la nuit, boire et mener : vie joyeuse, sans cesser ni nuit ni jour; errant sur les lacs, dans les bois, et partout où il apprenait qu'il trouverait une occasion de plaisir. Il avait imaginé de faire de la nuit le jour, afin de mettre en défaut l'oracle et de vivre douze années au lieu de six.

CXXXIV. Ce roi aussi laissa une pyramide, beaucoup moindre que celle de son père; pareillement quadrangulaire, elle n'a de chaque côté que trois plèthres moins vingt pieds, et est construite moitié en pierres d'Ethiopie. Quelques Grecs prétendent qu'elle provient de Rhodope, femme prostituée; mais ils ne sont pas dans le vrai. Il est évident pour moi qu'ils parlent sans savoir; ce qu'était Rhodope : car ils ne lui attribueraient pas la construction d'une telle pyramide, à laquelle, on peut le dire, des milliers de talents ont été dépensés. En outre, il faut considérer que Rhodope florissait, non dans ces temps-là, mais sous le règne d'Amasis; elle vivait donc nombre d'années après les rois qui ont bâti les pyramides. Née en Thrace, esclave de Jadmon fils du Samien Héphestopole, elle fut compagne de servitude d'Esopé, le fabuliste. En effet, ce dernier appartient à Jadmon, comme le démontre surtout le fait suivant : lorsque les Delphiens, obéissant à un oracle, firent plusieurs fois appel à celui qui voudrait recevoir l'amende due pour le meurtre d'Esopé, nul autre ne se présenta qu'un Jadmon, petit-fils de l'ancien Jadmon; donc Esopé appartient à celui-ci.

CXXXV. Or, Rhodope se rendit en Egypte, Xanthe le Samien l'y ayant emmenée. Là, elle fit son métier et fut rachetée à grand prix par un homme de Mytilène, Charaxe, fils de Scamandronyme, frère de la femme poète Sapho. Ainsi Rhodope sortit d'esclavage et elle demeura en Egypte, et comme elle était douée de beaucoup de grâce, elle acquit de grandes richesses, autant qu'il était possible à une Rhodope, mais pas assez pour élever une telle pyramide. En effet de nos jours encore, il est facile à qui le veut de voir le dixième de ses biens, et rien là n'autorise à lui attribuer une fortune immense. Rhodope eut le désir de laisser à la Grèce un souvenir de sa personne; elle fit donc exécuter un ouvrage tel que nul autre n'a imaginé ou consacré dans un temple le pareil, et elle le dédia à Delphes, en mémoire d'elle-même. Elle commanda et paya, du dixième de ses richesses, un grand nombre de broches de fer, à rôtir des bœufs, autant qu'on en put fabriquer au prix de ce dixième, puis elle les envoya à Delphes. Elles sont maintenant amoncelées derrière l'autel que ceux de Chios ont consacré, vis-à-vis le temple. Les courtisanes de Naucratis sont habituellement gracieuses; l'une des premières, celle qui nous occupe, se rendit si célèbre par sa grâce, que tous les Grecs connaissent le nom de Rhodope. Plus tard, le nom d'Achédice a été à son tour fameux, mais moins que celui de l'autre et le sujet de moins d'entretiens. Charaxe, celui qui avait racheté Rhodope, revint à Mytilène, et Sapho le railla souvent dans ses vers. Mais il est temps de laisser là Rhodope.

CXXXVI. Les prêtres m'ont dit qu'après Mycérinus. Asychis avait été roi d'Egypte. Il éleva le portique du temple de Vulcain, du côté du midi, le plus beau et le plus grand de tous. Car s'ils sont tous ornés de figures sculptées, si l'aspect de la construction varie partout à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore. Sous ce règne, dit-on, il y eut grande disette de monnaie frappée; les Egyptiens, en conséquence, rendirent une loi qui permettait d'emprunter en donnant pour gage le cadavre de son père; une clause additionnelle permit au prêteur de disposer de la chambre sépulcrale de l'emprunteur, et, en cas de refus d'acquitter leur dette, ceux qui avaient donné un tel gage encouraient la punition que voici : en cas de mort, impossibilité d'obtenir la sépulture, ni dans le sépulcre

paternel, ni dans aucun autre; interdiction d'ensevelir aucun des leurs. Asychis, voulant surpasser ses prédécesseurs, bâtit en briques une pyramide avec l'inscription suivante gravée sur une pierre : "Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux; car en plongeant un épieu dans le lac, en réunissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait les briques dont j'ai été construite." Telles sont les choses que ce roi a faites.

CXXXVII. Après lui, selon les prêtres, régna un aveugle de la ville d' Anysis, nommé lui-même Anysis. Sous ce règne, les Ethiopiens et leur roi Sabacos envahirent l'Egypte avec une grande armée. L'aveugle s'enfuit et se réfugia dans les marais; l'Ethiopien régna sur l'Egypte cinquante ans; il mit en pratique ce qui suit : lorsque l'un des Egyptiens commettait un crime, comme il ne voulait faire périr aucun d'eux, il jugeait le coupable selon la gravité de sa faute, et le condamnait à exhausser sa ville natale en y amoncelant de la terre. Ainsi les villes devinrent plus hautes encore qu'elles ne l'étaient. Le sol avait d'abord été exhaussé sous Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux; sous l'Ethiopien, elles atteignirent leur élévation actuelle. La plus haute est, à ce qu'il me semble, Bubaste, ville où se trouve le temple bubastien, très-digne d'être mentionné : car, si grands et si riches que soient les autres, nul ne satisfait plus la vue. Bubaste veut dire en grec Diane.

CXXXVIII. Voici la description de son temple: hormis l'entrée, c'est une île, car deux canaux du fleuve, sans se confondre, pénètrent jusqu'à cette entrée, après quoi ils entourent le temple, l'un à droite, l'autre à gauche; leur largeur est de cent pieds, et des arbres les couvrent de leur ombre. Les portiques ont dix brasses de hauteur; ils sont ornés de figures de six coudées, d'une beauté remarquable; le temple étant au centre de la ville est de toutes parts aperçu de ceux qui en font le tour, car, comme elle a été exhaussée et que le sol du temple est resté le même, on le voit tel qu'il a été érigé dès l'origine. Autour court un mur où des images sont gravées. Il y a intérieurement un bois sacré de grands arbres plantés autour du vaisseau où est placée la statue de la déesse. L'ensemble de l'édifice est carré et a un stade de côté. Vers l'entrée s'étend un chemin de pierres d'au moins trois stades, traversant la place du marché dans la direction de l'orient et large de quatre plèthres; sur les deux bords de cette chaussée sont plantés des arbres dont la tête est voisine du ciel; ce chemin conduit au temple de Mercure : tel est l'enclos de Diane.

CXXXIX. Les prêtres rapportent ainsi la cause du départ de l'Ethiopien : pendant son sommeil, il eut une vision telle qu'il résolut de s'enfuir; il lui sembla qu'un homme, se tenant auprès de lui, l'exhortait à réunir tous les prêtres de l'Egypte et à les couper par le milieu du corps. Or, ajoutent-ils, après avoir eu cette vision, il pensa que les dieux avaient simulé cet ordre, afin qu'ayant commis un sacrilège envers les choses saintes, il s'attirât quelque malheur, de la part des dieux eux-mêmes ou de la part des hommes. Il se décida donc à ne le point exécuter et au contraire à partir, puisque le temps pendant lequel il lui avait été prédit qu'il régnerait sur l'Egypte était écoulé. En effet, lorsqu'il était encore en Ethiopie, les oracles dont se servent les Ethiopiens lui apprirent qu'il devait régner cinquante ans sur l'Egypte; comme ce nombre d'années était accompli et que sa vision l'avait troublé, Sabacos partit volontairement.

CXL. Lorsque l'Ethiopien eut quitté l'Egypte, l'aveugle régna de nouveau, quittant le marais où il avait demeuré cinquante ans, pendant lesquels il avait formé une île avec de la terre et des cendres. Car, chaque fois que les Egyptiens, à l'insu de Sabacos, lui apportaient des vivres, selon ce qu'il leur était prescrit il leur demandait de lui faire aussi présent d'un peu de cendres, Cette île, personne ne put la découvrir; durant plus de quatre cents ans, les rois qui précédèrent Amyrtée ne furent point assez habiles pour la trouver; on la nomma l'île d'Elbo; son étendue est de dix stades dans tous les sens.

CXLI. Après Anysis régna le prêtre de Vulcain que l'on appelait Séthon. Celui-ci tint en mépris et négligea les guerriers égyptiens, parce qu'il n'avait pas besoin d'eux. Il leur fit subir plus d'une humiliation, et, entre autres, celle de les dépouiller de leurs champs. Car,

à chaque chef de famille, sous les premiers rois, douze arpents d'excellentes terres avaient été donnés. Après cela, Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, fit entrer en Egypte une grande armée, et les guerriers égyptiens refusèrent de combattre. Le prêtre, enveloppé dans ces difficultés, entra au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le Sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes : car lui-même devait lui envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Egyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Egypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais des petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Vulcain la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat et cette inscription : "Que celui qui me regarde soit pieux."

CXLII. A ce point du récit, les prêtres m'ont fait remarquer que du premier roi à Séthon, le dernier de tous, il y avait eu trois cent quarante et une générations d'hommes et le même nombre de rois et de grands prêtres. Or, trois cents générations d'hommes font dix mille ans, à trois générations par cent ans; les quarante-une générations de surplus donnent treize cent quarante ans. Ainsi, m'ont-ils dit, onze mille trois cent quarante ans se sont écoulés, durant lesquels nul des dieux n'a pris la forme humaine, et rien de pareil n'est arrivé, depuis le premier jusqu'au dernier des rois de l'Egypte. Pendant ce temps, ont-ils ajouté, le soleil s'est levé quatre fois hors du lieu accoutumé; deux fois il s'est levé où maintenant il se couche; deux fois il s'est couché où maintenant il se lève, et il n'en est résulté aucun changement pour l'Egypte ni à l'égard de la terre, ni à l'égard du fleuve, ni pour les maladies, ni pour la mortalité.

CXLIII. Avant moi, comme Hécatée l'historien faisait sa généalogie à Thèbes et rattachait sa descendance à un dieu, son seizième aïeul, les prêtres de Jupiter en agirent avec lui de même qu'avec moi, sauf que je ne leur faisais pas ma généalogie. Après m'avoir conduit dans une vaste salle intérieure, ils comptèrent, en me les montrant, de grandes statues de bois dont le nombre était celui que j'ai mentionné plus haut; car chaque grand prêtre, de son vivant, place là son image. Tout en comptant donc et en me montrant les images en commençant par le dernier mort, les prêtres me firent remarquer que chacun de ces grands prêtres était le fils de son prédécesseur, et ils les passèrent en revue jusqu'à ce que je les eusse vus tous. Hécatée faisant sa propre généalogie et la rattachant à un dieu son seizième ancêtre, ils lui opposèrent cette énumération, n'admettant pas, d'après elle, que d'un dieu eût pu naître un homme, et voici sur quoi ils appuyèrent leur contradiction : chacune des statues, dirent-ils, représente un Piromis né d'un Piromis; ils en montrèrent donc trois cent quarante-cinq, et toujours un Piromis provenait d'un Piromis, sans que jamais ni dieu ni héros se rattachât à eux; or Piromis se traduit en grec par noble et bon.

CXLIV. Tels avaient été en effet, me dirent-ils, tous ceux dont ils me montrèrent les images, et cependant bien différents des dieux. Antérieurement à ces hommes, les dieux avaient régné sur l'Egypte, demeurant avec les mortels, et toujours l'un d'eux était roi. Le dernier fut Orus, fils d'Osiris, que les Grecs nomment Apollon; après avoir déposé Typhon, ce dieu régna le dernier sur l'Egypte. Osiris est chez les Grecs Bacchus.

CXLV. Les Grecs croient que les dieux les plus récents sont Hercule, Bacchus et Pan; chez les égyptiens, Pan est très-ancien et l'un de ceux que l'on appelle les huit premiers dieux; Hercule est des seconds, de ceux qu'on appelle les douze, et Bacchus est des troisièmes, qui sont nés des douze dieux. J'ai déjà rapporté combien d'années, selon les Egyptiens, se sont écoulées depuis Hercule jusqu'au roi Amasis; ils en comptent

beaucoup plus à partir de Pan, et moins (quinze mille ans seulement) à partir de Bacchus. Ils affirment qu'ils connaissent ces nombres avec certitude, parce qu'ils ont toujours supputé et inscrit les années. Or, de Bacchus, né de Sémélé, jusqu'à moi, il y a environ seize cents ans, et neuf cents, pas davantage, depuis l'Hercule fils d'Alcmène; quant au Pan fils de Pénélope (car les Grecs disent qu'il est né d'elle et de Mercure), il est moins ancien que la guerre de Troie, et remonte à environ huit cents ans avant notre époque.

CXLVI. De ces deux opinions, il est permis à chacun d'adopter celle qui lui paraît la plus croyable; pour moi, j'ai déjà fait connaître mon choix. En effet si ces dieux, si Bacchus, fils de Sémélé, si Pan, fils de Pénélope, s'étaient illustrés et avaient vieilli en Grèce, comme on le rapporte d'Hercule, fils d'Amphitryon, on pourrait dire que nés hommes, ils ont pris les noms de divinités qui leur étaient antérieures de bien des années. Mais les Grecs racontent de Bacchus qu'aussitôt né, Jupiter le cousit dans sa cuisse et l'emporta à Nysa, qui est au-dessus de l'Égypte et de l'Éthiopie; et de Pan, ils ne peuvent rien dire de ce qui lui est advenu. Il est donc évident pour moi que les Grecs, ayant appris le nom de ces dieux longtemps après ceux des autres divinités, ont fait remonter leur origine et leur généalogie à l'époque où ils les ont connus.

CXLVII. J'ai reproduit des récits propres aux Égyptiens eux-mêmes; je vais maintenant raconter des événements arrivés en leur contrée, et sur lesquels ils sont d'accord avec les autres hommes; j'y ajouterai ce que j'aurai vu de mes propres yeux. Les Égyptiens, devenus libres après le règne du prêtre de Vulcain, divisèrent le royaume en douze parts et instituèrent douze rois, car en aucun temps ils n'ont été capables de vivre sans rois. Ceux qu'ils choisirent s'allièrent entre eux par des mariages et régnèrent en observant ces conventions : Ne se rien prendre les uns aux autres; ne point chercher à posséder l'un plus que l'autre; rester, autant que possible, unis. Ils firent et maintinrent ces lois, parce : que dès l'origine, aussitôt qu'ils eurent pris le pouvoir, un oracle leur prédit que celui des douze qui, dans le temple de Vulcain, ferait des libations avec un casque d'airain, deviendrait roi de l'Égypte entière; en conséquence, ils n'entraient dans aucun temple les uns sans les autres.

CXLVIII. Il leur parut à propos de laisser un monument érigé en commun, et, en vue de leur gloire, ils bâtirent le labyrinthe, un peu au-dessus du lac de Moëris, près de la ville des crocodiles. Je l'ai vu et l'ai trouvé au-dessus de tout ce que l'on peut dire. Car, si l'on réunissait, sous un seul aspect, tous les remparts et toutes les constructions de la Grèce, l'ensemble paraitrait avoir coûté moins de travail et de dépense que le labyrinthe. Quelque admiration que méritent les temples d'Ephèse et de Samos, les pyramides déjà les surpassaient en renommée, car chacune d'elles équivaut aux plus grands édifices des Grecs. Or, le labyrinthe l'emporte de beaucoup sur les pyramides. En effet, il se compose de douze cours couvertes; leurs portes sont vis-à-vis les unes des autres : six du côté du nord, six au midi; un seul mur extérieur enveloppe toutes les cours. Les chambres sont doubles, les unes souterraines, les autres au rez-de-chaussée; il y en a trois mille: quinze cents par étage. Nous avons vu et traversé les chambres hautes, nous en parlons après les avoir visitées; nous ne connaissons les souterraines que par ouï-dire. Car les Égyptiens qui en ont la garde ont refusé de nous les montrer, disant qu'elles renfermaient les sarcophages des rois fondateurs du labyrinthe, et des crocodiles sacrés. Ainsi nous parlons des chambres inférieures d'après autrui, mais nous avons vu les chambres supérieures, le plus grand des travaux des hommes. Les passages à travers les chambres, les circuits à travers les cours, nous causaient, par leur variété, mille surprises, alors que nous passions d'une cour dans les chambres, des chambres dans des galeries, des galeries dans d'autres espaces couverts, et des chambres dans d'autres cours. Le plafond de toutes les chambres est en même pierre que les murs; murs et plafonds sont ornés d'un grand nombre de figures sculptées. Chaque cour a un péristyle intérieur en pierres blanches, merveilleusement appareillées. A chacun des angles du labyrinthe, il y a une pyramide de quarante brasses, sur laquelle sont sculptées des figures diverses; on y

entre par une voie souterraine.

CXLIX. Ce labyrinthe, tel que je viens de le décrire, excite cependant moins d'admiration que le lac Mœris auquel il touche. Le lac a de périmètre trois mille six cents stades ou soixante schènes, le même nombre que la côte du Delta. Il s'étend du nord au sud-est et a cinquante brasses dans sa plus grande profondeur; il démontre lui-même qu'il a été creusé et fait de main d'homme : car, vers son centre, deux pyramides de cent brasses chacune, dont moitié dans l'eau et moitié au-dessus de la surface ont été construites, l'une et l'autre surmontées d'une grande statue de pierre, assise sur un trône. Ainsi les pyramides ont cent brasses : or cent brasses font un stade de six plèthres, la brasse ayant six pieds ou quatre coudées; le pied ayant quatre palmes, et la coudée six palmes. L'eau du lac ne jaillit point du sol, qui est, en ce lieu-là, prodigieusement aride; elle est amenée du fleuve par des canaux; pendant six mois elle coule dans le lac; pendant six mois elle en sort et retourne au Nil. Quand elle reflue hors du lac, elle rapporte au roi un talent d'argent par jour, à cause du poisson; quand elle y entre, seulement vingt mines.

CL. Les habitants me dirent aussi de quelle manière le lac se jette, par un souterrain, dans la Syrte de Libye, en courant à l'ouest dans l'intérieur des terres, le long de la montagne qui est au-dessus de Memphis. Comme je ne voyais pas de monceau provenant de l'excavation du sol, malgré tout mon soin à en chercher, je demandai aux habitants voisins du lac, où était la terre qu'on avait extraite. Ils me dirent où elle avait été emportée et je les crus facilement; car je savais, pour l'avoir entendu raconter, qu'à Ninive, ville des Assyriens, dans une autre circonstance, on avait fait de même. En effet, des voleurs imaginèrent de ravir les immenses richesses que le roi Sardanapale gardait en un trésor souterrain. En commençant donc par leur maison, ils creusèrent jusqu'à la demeure royale. Quand la nuit était venue, ils transportaient la terre qu'ils avaient enlevée, dans le Tigre, fleuve qui coule auprès de Ninive. Or, j'appris qu'en l'Egypte, lorsque l'on creusa le lac, on agit pareillement; seulement on n'attendait pas la nuit, mais on opérait en plein jour; les Egyptiens portaient au Nil la terre qu'ils avaient retirée, et le fleuve, après l'avoir recueillie, la dispersait. C'est ainsi, dit-on, qu'on a creusé le lac.

CLI. Les douze rois se conformèrent à la justice; le temps s'écoula et, comme ils sacrifiaient dans le temple de Vulcain, le dernier jour de la fête, leur devoir était de faire des libations; le grand prêtre leur apporta donc les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir; mais il se trompa de nombre et, pour eux douze, il n'y eut que onze coupes. Alors le dernier dans l'ordre où ils étaient placés, Psammitique, n'ayant point de coupe, ôta son casque qui était d'airain, le présenta et fit sa libation. Tous les rois portaient des casques et, à ce moment, ils les avaient sur la tête. Psammitique ne songeait pas à mal en se servant de son casque; les rois cependant rapprochèrent ce qu'il avait fait de ce qui était prédit : savoir que celui des douze qui ferait des libations avec un casque d'airain deviendrait seul roi d'Egypte; se rappelant la prophétie, ils ne jugèrent point cependant qu'il fallût mettre à mort Psammitique, parce qu'ils reconnurent, après examen, qu'il avait agi sans aucune préméditation; mais ils le bannirent dans le marais, le dépouillant de presque tout son pouvoir, et lui interdisant de sortir de sa résidence pour se mêler aux autres Egyptiens.

CLII. Or, ce Psammitique avait fui jadis devant l'Ethiopien Sabacos qui avait tué son père Nécos. Il était réfugié en Syrie lorsque l'Ethiopien partit à cause de la vision d'un songe, et ceux des Egyptiens qui habitaient le nome de Saïs le ramenèrent. Plus tard, étant roi, il fut condamné par les onze, à cause de son casque, à s'en aller une seconde fois dans le marais. Irrité de la manière outrageuse dont il avait été traité, il conçut le dessein de se venger de ceux qui l'avaient banni, et d'abord il envoya dans la ville de Buto pour consulter l'oracle de Latone, le plus infallible de tous ceux de l'Egypte. Il reçut cette réponse : "La vengeance viendra par mer, quand apparaîtront les hommes d'airain." Or, il ne pouvait croire à ces hommes d'airain qui devaient être ses auxiliaires. Mais, peu de temps s'était écoulé, lorsqu'une tempête entraîna en Egypte des Ioniens et des Cariens qui avaient mis

à la voile pour exercer la piraterie. Ils débarquèrent couverts d'armes d'airain, et quelqu'un des Égyptiens, qui n'avait jamais vu d'hommes armés de cette manière, alla dans le marais annoncer à Psammitique que des hommes d'airain, venant de la mer, pillaient les campagnes. Celui-ci, comprenant que l'oracle s'accomplissait, fit bon accueil à ces étrangers; il les décida par de magnifiques promesses à se joindre à lui. Dès qu'il les eut persuadés, avec leur secours et celui de ses partisans indigènes, il renversa les onze rois. CLIII. Maître de l'Égypte entière, Psammitique éleva le portique du temple de Vulcain à Memphis, qui regarde le midi; il construisit la tour d'Apis, dans laquelle on nourrit Apis, dès qu'il s'est manifesté; il la bâtit vis-à-vis le portique, tout entière entourée d'un péristyle et remplie de sculptures; dans ces édifices, des statues de douze coudées sont substituées aux colonnes. Apis est l'Epaphus des Grecs.

CLIV. Psammitique donna aux Ioniens et aux Cariens qui l'avaient secondé des terres où ils s'établirent en face les uns des autres, séparés par le Nil. Ce territoire fut appelé le Camp; il le leur donna et il remplit toutes ses autres promesses. De plus, il leur confia des fils d'Égyptiens pour qu'ils leur enseignassent la langue grecque. Les interprètes égyptiens d'aujourd'hui descendent de ceux à qui ils l'ont apprise. Les Ioniens et les Cariens habitèrent longtemps le même territoire qui est situé vers la mer, un peu au-dessous de la ville de Bubaste, sur la bouche pélusienne du fleuve. Plus tard, le roi Amasis les en fit partir et les établit dans Memphis pour former sa garde contre son peuple. Depuis leur établissement en Égypte, les Grecs ayant entretenu des relations avec ce pays, nous avons su avec exactitude tout ce qui s'y était passé, sous Psammitique et ultérieurement. Ils ont été les premiers qui se soient fixés en Égypte, parlant une autre langue que celle du pays. Les bassins de leurs navires et les ruines de leurs maisons existaient encore de mon temps dans le lieu qu'Amasis leur fit abandonner. Ainsi Psammitique eut toute l'Égypte.

CLV. J'ai déjà mentionné plus d'une fois l'oracle qui existe en cette contrée; je vais maintenant en parler aussi longuement qu'il le mérite. Cet oracle est dans l'enclos de Latone, en la grande ville sise sur la bouche du Nil que l'on appelle Sébennitique, l'une des entrées de l'Égypte par mer. Le nom de la ville où se trouve l'oracle est, comme je l'ai dit précédemment, Buto; elle contient, en outre, un enclos d'Apollon et de Diane. Le lieu consacré à Latone, où réside l'oracle, est vaste, et ses portiques ont six brasses de hauteur; par les choses remarquables qu'il renferme, j'indiquerai celle qui m'a paru la plus merveilleuse : c'est le temple même de la divinité, fait d'une seule pierre dont les parois ont en tous sens les mêmes dimensions; elle est haute, longue et large de quarante coudées; une autre pierre forme la toiture, et son entablement est de quatre coudées.

CLVI. C'est bien, de toutes les choses remarquables de l'enclos, la plus merveilleuse; vient ensuite l'île Chemnis; elle est située contre le temple de Buto, dans un lac vaste et profond et les Égyptiens disent qu'elle est flottante. Je ne rai vue moi-même ni flotter ni se mouvoir, et j'ai été surpris d'entendre dire qu'il y eût une île flottante. Un vaste temple d'Apollon, où ont été érigés trois autels, existe en cette île où croissent beaucoup de palmiers et d'autres arbres, fruitiers ou stériles. Les Égyptiens, après avoir dit qu'elle est flottante, ajoutent ce récit : Latone, l'une des huit premières divinités, demeurait en la ville de Buto, où est son oracle dont nous parlons. Or, elle vint en cette île, qui alors n'était pas flottante; elle y reçut en dépôt, des mains d'Isis, Apollon, qu'elle sauva en le cachant dans cette île qu'on dit flottante aujourd'hui, lorsque Typhon arriva, cherchant de toutes parts, et voulant trouver le fils d'Osiris. Selon les Égyptiens, Apollon et Diane sont les enfants de Bacchus et d'Isis, et c'est Latone qui les a sauvés et nourris. En égyptien, Apollon s'appelle Orus, Cérès Isis, et Diane Bubaste. C'est dans ce récit, et non ailleurs, qu'Eschyle, fils d'Euphorion, seul des anciens poètes, a puisé l'idée de faire Diane fille de Cérès. C'est ainsi que l'île est devenue flottante, du moins ils le disent.

CLVII. Psammitique régna sur l'Égypte cinquante-quatre ans, et pendant vingt-neuf ans il tint assiégée Azot, grande ville de Syrie, qu'il prit finalement. Cette Azot est, à notre

connaissance, celle de toutes les villes qui, étant assiégée, résista le plus longtemps.

CLVIII. Nécos, fils de Psammitique, lui succéda; il mit la première main au canal qui conduit à la mer Rouge, et que le Perse Darius acheva. Sa longueur est de quatre jours de navigation, et il est assez large pour que deux trirèmes puissent, à la rame, marcher de front. Il prend l'eau du Nil un peu audessus de la ville de Bubaste et passe à la ville arabe de Patumet puis il se jette dans la mer Rouge. Il est creusé d'abord dans la plaine d'Egypte, contiguë à l'Arabie, au-dessus de laquelle s'étend, jusqu'en face de Memphis; la montagne où sont les carrières. Le canal côtoie longtemps le pied des monts, de l'occident à l'orient : ensuite il traverse les gorges et passe au midi et au sud-ouest de la montagne, jusqu'à ce qu'il atteigne le golfe arabe. Pour aller de la mer du Nord à celle du Sud, qu'on appelle aussi Rouge, le chemin le plus court partirait du mont Casius, qui sépare l'Egypte de la Syrie; il n'y aurait par là que mille stades : c'est la moindre distance; le canal est beaucoup plus long parce qu'il fait beaucoup de détours; en le creusant, sous le règne de Nécos, cent vingt mille Egyptiens périrent. Nécos s'arrêta à la moitié de l'œuvre, empêché par un oracle qui lui déclara qu'il travaillait pour un barbare; les Egyptiens appellent barbares ceux qui ne parlent point leur langue.

CLIX. Nécos, après avoir abandonné le canal, tourna son attention vers les entreprises guerrières, et il fit construire des trirèmes, tant sur la mer du nord que sur le golfe arabe, dans la mer Rouge; on voit encore les bassins de construction. Il se servit de ces navires selon l'occurrence; cependant il entra par terre en Syrie, se heurta contre ses adversaires à Magdotos, les vainquit, et prit ensuite la grande ville de Kadytis. Il consacra en l'honneur d'Apollon les vêtements qu'il portait en cette guerre, et il les envoya aux Branchides, chez les Milésiens. Après cette expédition, il mourut, ayant régné seize ans, et il laissa le pouvoir à son fils Psammis.

CLX. Sous le règne de Psammis, des députés éléens allèrent en Egypte. Les Eléens se glorifiaient de diriger les jeux olympiques avec plus d'honnêteté et de justice que nulle autre part chez les humains, et ils pensaient que les Egyptiens, les plus sages des hommes, ne trouveraient rien qui fût supérieur à leurs règlements. A leur arrivée en Egypte, les Eléens dirent pourquoi ils y étaient venus; alors le roi convoqua ceux de son peuple qui s'étaient fait un renom par leur sagesse. Lorsqu'ils furent réunis, les Eléens leur exposèrent tout ce qui concernait leur manière de régler les jeux, et terminèrent en déclarant que le but de leur voyage était le désir d'apprendre si les Egyptiens pourraient trouver quelque chose de mieux. Après s'être consultés, les Egyptiens leur firent cette question : "Vos concitoyens peuvent-ils concourir ? - Il est permis, répondirent-ils, à qui le veut de prendre part au concours, soit parmi nous, soit parmi les autres Grecs." Or, les Egyptiens répliquèrent qu'en établissant un tel droit ils s'étaient tout à fait écartés de la justice. "il n'y a pas moyen, ajoutèrent-ils, de vous empêcher de favoriser un concurrent, votre concitoyen, au détriment d'un étranger. Si vous avez dessein d'être toujours équitables, si c'est réellement dans ce but que vous êtes venus ici, nous vous exhortons à décréter que les jeux sont institués en faveur des étrangers, et que nul des Eléens ne pourra concourir." Voilà ce qu'en Egypte on conseilla aux Eléens.

CLXI. Psammis, après avoir régné seulement une année et avoir fait une expédition en Ethiopie, mourut laissant le trône à son fils Apriès. Celui-ci, après son aïeul Psammitique, fut le plus heureux des anciens rois; il régna vingt-cinq ans, pendant lesquels il porta la guerre en Syrie et livra une bataille navale aux Tyriens. Puis, quand la destinée voulut qu'il lui arrivât mal, le malheur vint d'une cause que je rapporterai plus longuement dans mon histoire de la Libye; je ne dirai présentement que ce peu de mots. Apriès ayant envoyé une armée contre les Cyrénéens, ses troupes furent complètement défaites. Or, les Egyptiens s'en prirent à lui et se révoltèrent, parce qu'ils s'imaginèrent que leur roi, de dessein prémédité, les avait jetés dans un péril visible, afin qu'ils périssent en grand nombre et qu'il pût régner avec plus de sécurité sur le reste du peuple. Cette idée les irrita au dernier point, et ceux qui avaient échappé, réunis aux proches de ceux qui venaient de

succomber, se soulevèrent ouvertement.

CLXII. A cette nouvelle, Apriès dépêcha vers eux Amasis pour qu'il les apaisât par ses discours. Lorsque celui-ci les eut rejoints, il les arrêta et, tandis qu'il s'efforçait de les détourner de leurs desseins, l'un d'eux, se tenant derrière lui, lui posa sur la tête un casque, en s'écriant qu'il avait ainsi posé ce casque afin qu' Amasis fût roi. Ce qui venait d'être fait ne causa aucun mécontentement à Amasis, comme il ne tarda pas à le montrer. En effet, dès que les révoltés l'eurent proclamé roi, il se disposa à marcher contre Apriès. Le roi l'apprit et envoya Patarbémis, homme considérable parmi les Egyptiens qui lui étaient restés fidèles, prescrivant à ce messenger de lui amener Amasis vivant. Patarbémis alla donc trouver Amasis et lui ordonna de le suivre. Amasis était à ce moment à cheval; il se souleva sur ses étriers, fit un pet et dit : "Emporte cela pour Apriès." L'autre ne laissa pas d'insister, et de l'exhorter à se rendre auprès du roi qui l'avait envoyé. Or, Amasis répondit qu'il s'y était disposé d'avance, qu'Apriès n'aurait point sujet de se plaindre de lui, qu'il irait rejoindre en personne et qu'il emmènerait une nombreuse suite. A ces paroles, Patarbémis ne put se faire illusion sur ses projets; il comprit ce qui se préparait et il partit précipitamment, voulant au plus vite apprendre au roi la situation des choses. Lorsqu'il se présenta devant Apriès, sans Amasis, le roi, transporté de colère, sans prendre le temps de la réflexion, lui fit couper le nez et les oreilles. Le reste des Egyptiens qui tenaient encore pour lui, voyant avec quelle indignité il traitait l'un des plus éminents d'entre eux, n'hésitèrent pas : ils rejoignirent incontinent les révoltés, et se donnèrent eux-mêmes à Amasis.

CLXIII. Aussitôt qu'Apriès en fut informé, il appela aux armes les auxiliaires et il marcha contre les Égyptiens, secondé par les Ioniens et les Cariens au nombre de trente mille, et encore en possession de la demeure royale de Saïs, palais vaste et digne d'admiration. Apriès se porta donc contre les Egyptiens, et Amasis contre les étrangers. Ils arrivèrent des deux parts en la ville de Momemphis, et ils firent les apprêts d'une bataille.

CLXIV. Il y a sept classes d'Egyptiens : les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes; telles sont les classes d'Egyptiens; elles portent le nom de la profession qu'elles exercent. Les guerriers reçoivent aussi du peuple les noms de Calasiries et Hermotybies; ils habitent les nomes ci-après énumérés, et l'Egypte entière est divisée en nomes.

CLXV. Voici ceux des Hermotybies: Busiris, Saïs, Chemnis, Paprémis, l'île de Prosopitis et la moitié de Natho; les Hermotybies ont leurs domaines sur ces nomes; leur nombre est de cent soixante mille hommes, quand ils sont au grand complet. Nul dieu n'a jamais rien appris des arts mécaniques, mais ils se consacrent au métier des armes.

CLXVI. Voici les noms des Calasiries : Thèbes, Bubaste, Aphris, Thanis, Mendès, Sébennys, Athribis, Pharbétis, Thmuis, Onuphis, Anysis, Myecphoris; ce dernier nome occupe une île en face de Bubaste; les Calasiries ont leurs domaines sur ces nomes. Leur nombre est de deux cent cinquante mille quand ils sont au grand complet. Il ne leur est permis de cultiver aucun art mécanique, mais ils exercent les arts de la guerre et se les transmettent de père en fils.

CLXVII. Je ne puis juger avec certitude si les Grecs ont reçu ces usages des Egyptiens, puisque je vois les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens, et presque tous les barbares, mettre au dernier rang dans leur estime ceux des citoyens qui ont appris les arts mécaniques, ainsi que leurs descendants, et considérer comme plus nobles les hommes qui s'affranchissent du travail manuel, notamment ceux qui s'adonnent à la guerre. Ces idées sont celles de tous les Grecs, surtout des Lacédémoniens; les Corinthiens sont ceux qui méprisent le moins les artisans.

CLXVIII. Les privilèges suivants sont attachés aux guerriers, et, hormis les prêtres, ils sont les seuls des Egyptiens à qui rien de semblable soit accordé : chacun d'eux possède, exempts d'impôts, douze arpents d'excellente terre; l'arpent d'Egypte équivaut à un carré de cent coudées de côté, la coudée étant la même que celle de Samos. Tels sont leurs

privilèges. Ils jouissent tour à tour, et jamais les mêmes, de ces autres avantages : tous les ans, mille Calasiries et autant d'Hermotybies forment la garde du roi; à ceux-ci outre leurs terres, on donne, chaque jour, cinq mines de pain cuit, deux mines de chair de bœuf et quatre coupes de vin. Voilà ce qu'on donne aux gardes.

CLXIX. Lorsque, marchant les uns contre les autres, Apriès, à la tête des auxiliaires, et Amasis, avec tous les Egyptiens furent arrivés en la ville de Momemphis, ils engagèrent la bataille. Les Etrangers combattirent vaillamment; mais ils étaient inférieurs en nombre et ils luttèrent contre une grande multitude; pour ce motif seul, ils furent vaincus. On dit d'Apriès qu'il avait cette pensée : qu'un dieu même ne pourrait lui ôter la royauté, tant il se croyait solidement assis sur le trône. Or, dans cette rencontre, il fut battu et ramené prisonnier à Saïs, en la demeure qui était tout récemment la sienne, désormais celle d'Amasis. Il y fut quelque temps nourri, et le vainqueur le traita avec de grands égards. Enfin les Egyptiens reprochèrent à celui-ci de manquer de justice en nourrissant l'homme qui le haïssait le plus ainsi qu'eux-mêmes; il le leur livra donc; ils l'étranglèrent et l'inhumèrent en la sépulture de ses aïeux; elle est dans l'enclos de Minerve, tout près du temple, à gauche en entrant. Ceux de Saïs ont enseveli dans cet enclos tous les rois originaires de leur nome. Le sarcophage d'Amasis est à la vérité plus éloigné du temple que celui d'Apriès et de ses prédécesseurs; toutefois il est dans la même cour de l'enclos : c'est un portique de pierre vaste et orné de colonnes imitant des palmiers, et d'autres, travaux précieux. Sous ce portique se trouve une porte à deux battants, derrière laquelle est le sarcophage.

CLXX. On voit encore à Saïs des sépultures, dont, en cette circonstance, je ne pourrais sans impiété dire les noms. Elles sont dans l'enclos de Minerve, derrière le temple, et touchent au mur extérieur. L'enclos renferme aussi des obélisques de pierre, et, tout auprès, un lac rond, entouré d'une bordure de pierres, grand, à ce qu'il me semble, comme ce qu'on appelle à Délos le lac circulaire.

CLXXI. Sur ce lac, pendant la nuit, les Egyptiens font ces représentations mimiques de faits réels auxquelles ils donnent le nom de mystères. Quoique je les connaisse et de plus tout ce qui s'y rattache, que cela repose en un silence religieux. Que les rits de Cérés aussi, appelés Thesmophories par les Grecs, quoique je les connaisse, reposent en un silence religieux, hormis ce que l'on en peut dire en toute sainteté. Les filles de Danaüs sont celles qui ont apporté d'Egypte ces rits et les ont enseignés aux femmes des Pélasges; ils se perdirent lorsque le Péloponèse fut dépeuplé par les Doriens. Les Arcades, qui n'émigrèrent pas, et ceux des Péloponésiens qui échappèrent à ce désastre, seuls les ont conservés.

CLXXII. Apriès ayant péri comme je viens de le dire. Amasis régna; il était originaire, du nome de Saïs, de la ville qui porte le nom de Siuph. Les Egyptiens d'abord le méprisèrent, le regardant comme un homme de peu de valeur, parce qu'il était auparavant d'une condition privée et d'une famille obscure; mais il les gagna à force d'habileté et de sagesse. Il avait, parmi de nombreux trésors, un bassin d'or à laver les pieds, dans lequel Amasis lui-même et ses convives se les baignaient habituellement. Il le brisa et en fit faire une statue de dieu qu'il plaça dans la partie de la ville la plus convenable. Les Egyptiens, en passant rendaient de grands honneurs à la statue. Amasis sut comme ils agissaient et, les ayant convoqués, il leur révéla que la statue avait été faite de ce bassin dans lequel, auparavant, ils vomissaient, urinaient et se lavaient les pieds, eux qui maintenant avaient pour elle une vénération extrême. Puis, sans s'arrêter, il ajouta qu'il avait été transformé de même que ce bassin; que s'il avait vécu d'abord dans une condition privée, il était devenu leur roi, qu'enfin leur devoir était de l'honorer et de lui montrer du respect. C'est ainsi qu'il gagna les Egyptiens, de telle sorte qu'ils jugèrent à propos de se dévouer à son service.

CLXXIII. Voici comme il administrait : dès le point du jour, jusqu'à l'heure où le marché est rempli de monde, il expédiait avec activité les affaires qu'on lui soumettait; puis, à partir de

ce moment, il buvait, il raillait ses convives, il se montrait enjoué et frivole. Ses amis, affligés de cette conduite, l'avertirent, lui parlant en ces termes : "O roi, tu n'as pas une contenance qui te convienne, quand tu te montres si léger; car tu devrais, homme vénérable assis sur un trône vénérable, t'occuper d'affaires toute la journée. Ainsi les Egyptiens reconnaîtraient qu'ils sont gouvernés par un grand homme, et tu les entendrais parler mieux de toi. Mais maintenant tu ne fais rien de royal." Or, il leur répondit : "Ceux qui ont un arc, le tendent quand ils veulent s'en servir, et le détendent quand ils s'en sont servi; car s'il était continuellement tendu, il se briserait; ils ne l'emploient donc pas au delà, du besoin. L'homme doit ménager de même son tempérament; s'il voulait s'appliquer sans relâche et ne faire aucune part aux divertissements, il ne manquerait pas de devenir maniaque ou stupide. Je sais cela et je partage mon temps entre les affaires et les plaisirs." Telle fut sa réponse à ses amis.

CLXXIV. On dit qu'Amasis, même lorsqu'il était simple particulier, aimait à boire, à plaisanter, n'ayant aucune disposition à s'appliquer. Lorsqu'en buvant et se livrant commodément au plaisir, il venait à manquer de ressources, il volait aux alentours. Souvent ceux qui l'accusaient d'avoir pris de leurs biens, quand il avait nié, le conduisirent à l'oracle du lieu; plus d'une fois l'oracle le convainquit, et quelquefois il échappa. Dès qu'il fut roi, voici ce qu'il fit : il n'honora plus d'aucune attention ceux des dieux qui l'avaient déclaré non coupable; il ne leur dédia aucun ornement, il n'entra jamais dans leurs temples pour sacrifier à des divinités par lui reconnues indignes et trompeuses dans leurs oracles. Ceux au contraire qui l'avaient convaincu de vol, il les honora grandement, les considérant comme des dieux qui rendaient des oracles dignes de foi.

CLXXV. Ce roi érigea au temple de Minerve à Saïs des portiques admirables, surpassant de beaucoup ceux des rois ses prédécesseurs par leur étendue et leur élévation, et encore par les dimensions et la qualité des pierres; d'autre part, il consacra de grandes statues et d'énormes sphinx; enfin il fit transporter, pour les réparations de l'édifice, des pierres d'une grosseur extraordinaire. Il les tira, les unes des carrières près de Memphis; les autres, les plus grandes, de la ville d'Eléphantine, à vingt jours de navigation de Saïs. Mais cet autre travail me paraît plus merveilleux encore : il fit venir d'Eléphantine, une chambre d'une seule pierre; deux mille hommes commandés à cet effet, tous pilotes, mirent trois ans à la transporter. Elle a de long extérieurement vingt et une coudées, quatorze de large, huit de haut; ces mesures sont prises en dehors de la chambre monolithe; en dedans, la longueur est de dix-huit coudées et vingt doigts, la largeur de douze coudées, la hauteur de cinq. Elle est placée à l'entrée de l'enclos; car elle n'y a pas été introduite, pour ce motif, dit-on : l'architecte, quand on travaillait à la faire avancer, se prit à gémir, affligé de l'œuvre elle-même et du temps considérable qu'elle coûtait; Amasis en fut frappé et se fit scrupule de permettre qu'on la tirât plus loin; d'autres prétendent qu'un de ceux qui manœuvraient les leviers périt écrasé sous la chambre, et que, de ce moment, on cessa de la faire mouvoir.

CLXXVI. Amasis consacra encore, dans tous les autres temples célèbres, des œuvres dignes d'admiration par leur grandeur et entre autres, à Memphis, la statue colossale que l'on voit couchée à la renverse, devant le temple de Vulcain; elle a soixante-quinze pieds de long, et sur la même base sont érigés deux colosses de pierre d'Ethiopie, hauts chacun de vingt pieds, l'un d'un côté du temple, le second de l'autre côté. Il y a aussi à Saïs une grande statue de pierre, couchée comme celle Memphis. Enfin, dans cette dernière ville, c'est Amasis qui a bâti le vaste et magnifique temple d'Isis.

CLXXVII. On dit que sous le règne d'Amasis la prospérité de l'Egypte fut extrême; le fleuve prodigua les biens à la contrée, et la contrée aux hommes; le nombre des villes habitées s'éleva jusqu'à vingt mille. Amasis est l'auteur de la loi oblige tout Egyptien à montrer, chaque année, au gouverneur de son nome, d'où il tire ses moyens d'existence, et celui qui n'obéit pas, celui qui ne paraît pas vivre à l'aide de ressources légitimes, est puni de mort. Solon l'Athénien, ayant pris cette loi en Egypte, l'imposa à ses concitoyens, qui

l'observent encore et la jugent irréprochable.

CLXXVIII. Amasis aimait les Grecs; du moins il accueillit avec faveur quelques-uns d'entre eux, et il assigna pour résidence à ceux qui venaient en Egypte la ville de Naucratis. A ceux qui n'avaient pas dessein de s'y fixer et se bornaient à trafiquer par mer; il donna des emplacements où ils pussent ériger des autels et des temples. Le plus grand de ces enclos sacrés, le plus célèbre, le plus fréquenté, celui qu'on appelle Hellénium, a été bâti en commun par les Ioniens de Chios, de Téos, de Phocée et de Clazomène, par les Doriens de Rhôdes, de Cnide, d'Halicarnasse et de Phasélis, et par les Eoliens de la seule Mytilène. Le temple appartient à toutes ces villes, et les préposés aux affaires commerciales sont institués par elles. Les autres cités qui participent au temple le font sans y avoir droit. En outre, les Eginètes ont construit, pour eux-mêmes, le temple de Jupiter; les Samiens, celui de Junon; les Milésiens, celui d'Apollon.

CLXXIX. Naucratis était autrefois le seul marché de l'Egypte; il n'y en avait point d'autre. Si quelque navigateur remontait une autre bouche du fleuve, il devait jurer que ce n'était pas volontairement. Après ce serment il fallait qu'il gagnât par mer la bouche canopienne. Si les vents contraires s'y opposaient, on l'obligeait à conduire sa cargaison sur des barques à travers le Delta jusqu'à Naucratis. Ainsi cette ville était privilégiée.

CLXXX. Lorsque les Amphictyons firent un marché moyennant trois mille talents pour la reconstruction du temple de Delphes, celui qui maintenant existe, car l'ancien avait brûlé, ils mirent à la charge des Delphiens le tiers de la somme. Ceux-ci allèrent de ville en ville et recueillirent des dons; en faisant cette collecte, ils ne rapportèrent pas de l'Egypte une offrande médiocre; en effet, Amasis leur donna mille talents d'alun; et ils eurent des Grecs domiciliés en Egypte vingt mines d'argent.

CLXXXI. Amasis fit avec ceux de Cyrène un traité d'amitié et d'alliance et résolut de se marier en ce pays, soit qu'il désirât une femme grecque, soit par affection pour les Cyrénéens. il épousa donc, selon les uns la fille de Battus, selon d'autres celle d'Arcésilas, et selon d'autres encore celle de Critobule, homme considérable de la ville. Le nom de l'épousée était Ladice; or, quand il était au lit avec elle, il ne pouvait en jouir, quoique nullement impuissant avec les autres femmes. Comme cet état se prolongeait, Amasis dit à cette Ladice : "O femme, tu as usé avec moi de maléfices et il n'existe aucun moyen de te soustraire à la mort la plus affreuse que jamais femme ait subie." Elle nia, mais sans réussir à l'apaiser; alors elle fit vœu à Vénus, si Amasis cette nuit même s'unissait à elle (car c'était par là seulement qu'elle pouvait être sauvée), d'envoyer à Cyrène une statue d'or. Aussitôt le vœu fait soudain Amasis s'unit à elle, et, à partir de ce moment, il y réussit toutes les fois qu'il s'approcha de sa femme; et il l'aima beaucoup. Ladice accomplit son vœu à la déesse; elle fit faire la statue et l'envoya à Cyrène, où de mon temps encore on la voit intacte; elle est érigée hors de la ville. Lorsque Cambyse fut maître de l'Egypte et qu'il eut appris de Ladice elle-même qui elle était, il la renvoya saine et sauve à Cyrène.

CLXXXII. Amasis consacra aussi des offrandes en Grèce; d'une part, dans Cyrène : à Minerve, son portrait peint et une statue dorée; d'autre part, dans Lindus : à Minerve, deux statues de pierre et une cuirasse de lin digne d'être remarquée; d'autre part encore, dans Samos : à Junon, deux images de sa personne, en bois, qui de mon temps étaient dans le grand temple, derrière la porte. Il fit ces dons : à Samos, à cause de son amitié pour Polycrate; à Lindus, non qu'il eût avec cette ville aucun lien; mais parce que; dit-on, le temple de Minerve y a été bâti par les filles de Danaüs, qui s'y étaient arrêtées lorsqu'elles fuyaient les fils d'Egyptus. Telles sont les offrandes d'Amasis. Il fut le premier qui prit Chypre et l'assujettit à payer un tribut.